



THÉÂTRE

Alexis Martin s'attaque à l'Iliade au TNM

Page E 3



CINÉMA

Une étonnante intrigue signée Lelouch

Page E 9

CAHIER **E**

CULTURE



PHOTOS DES ANIMATEURS: JACQUES GRENIER. ILLUSTRATION: TIFFET

Télé

Le retour de la culture

PAUL CAUCHON

« Je ne veux pas savoir ce que les invités ont fait pendant leurs vacances, je veux parler de culture! », lance Serge Postigo. « Tout le monde veut la même chose, et il ne faut pas tenter de réinventer la roue », ajoute Catherine Perrin.

Bonne nouvelle: les animateurs des deux nouvelles émissions culturelles lancées ces jours-ci veulent parler de culture pour vrai.

Pour Serge Postigo, le défi commence lundi prochain à Télé-Québec, à raison de quatre soirs par semaine. Pour Catherine Perrin, le défi prend la forme, dans une semaine, d'une émission de deux heures le dimanche après-midi.

Tous les deux ont été rencontrés séparément. Tous les deux sont conscients que « la » grande émission culturelle à la télévision demeure une sorte de fantasme pour le milieu culturel.

Sans remonter jusqu'au *Bon dimanche* de l'ancien Télé-Métropole, on peut rappeler qu'au fil des ans, les tentatives ont été nombreuses, de *La Bande des six* à Radio-Canada aux *Choix de Sophie* à Télé-Québec. « Est-ce que je sens de la pression? Je me suis fait dire qu'une émission culturelle ne dure jamais très longtemps », lance Serge Postigo, le sourire en coin.

On ne peut toutefois pas nier qu'au fil des ans la culture s'est également répandue un peu partout sur les ondes.

TQS propose depuis plus de dix ans son *Flash* quotidien, très orienté sur le showbiz mais où l'on trouve quand même de l'information culturelle. Ce qui est déjà mieux qu'à TVA. À Radio-Canada, des créateurs sont reçus en entrevue à *Tout le monde en parle* ou au

Téléjournal, des documentaires leur sont consacrés. À Télé-Québec, la culture se glisse partout, de *Bazo.tv* aux grandes entrevues de *Contact* en passant par les documentaires. Et on n'a pas parlé des chaînes spécialisées.

Il reste cependant que le principe d'une émission unique, grand public, une sorte de lieu central qui rendrait compte de l'actualité culturelle, demeure un besoin pour plusieurs. Ce qui met encore plus de pression sur les artisans de ces émissions.

Serge Postigo, l'homme-orchestre

« Ça manque à ma culture est vraiment le show de Postigo. Il en est le concepteur, l'auteur des textes, le metteur en scène, l'animateur, et à l'occasion le performeur, puisqu'il n'hésitera pas à chanter ou à danser, au besoin. Mais ce n'est pas lui qui a eu l'idée du projet. Le producteur Pixcom l'a approché et l'a convaincu avec le seul titre de l'émission. « Ça manque à ma culture », ça m'a allumé, dit-il. C'est l'idée qu'il y a toujours quelque chose à découvrir. Et le concept de l'émission est basé sur la simplicité. »

Devant une centaine de personnes en studio, Serge Postigo reçoit des invités et discute des productions culturelles, avec une petite équipe de collaborateurs réguliers: Isabelle Lacasse, Geneviève Borne, Dominique Lévesque, Philippe Fehmiu, Pascale Wilhelmy. « Ce ne sont pas des chroniqueurs, mais des collaborateurs. Je veux une discussion libre et ouverte », dit-il.

Est-ce pour se protéger d'avance des reproches de ne pas tout couvrir? Serge Postigo mentionne qu'il n'a pas « le mandat de couvrir l'actualité de la semaine ».

« Télé-Québec me donne carte blanche pour parler de ce qu'on veut, dit-il. Si un grand film commercial sort pendant la semaine, il est très possible qu'on n'en parle pas. Il s'agit plutôt d'une discussion selon nos intérêts à propos des productions culturelles, le cinéma, les livres et le théâtre, bien sûr, mais aussi la bande dessinée, l'architecture, la télévision... »

Au fil des ans la culture s'est répandue un peu partout sur les ondes

Pas de reportages non plus. « Je préfère la performance directe, et qu'un comédien nous lise pendant l'émission un extrait de la pièce de théâtre dont on parle. »

Particularité de l'émission: les quatre demi-heures sont enregistrées le lundi soir. La première émission sera diffusée en direct, et l'équipe enregistre ensuite les émissions du mardi, du mercredi et du jeudi. Serge Postigo croit qu'il sera ainsi plus facile d'avoir en entrevue des créateurs qui, les autres soirs, se produisent sur scène. Mais cela explique aussi pourquoi on n'entend pas nécessairement parler de l'actualité chaude de la journée.

Catherine Perrin: trouver le point d'équilibre

Quelle sera la place accordée à la critique véritable dans *On fait tous du showbusiness*? Versera-t-on dans l'autopromotion? Catherine Perrin est habituée de jongler avec ces extrêmes. Musicienne elle-même (claviciniste), soumise à la critique, elle est également chroniqueuse culturelle à la radio; elle sait qu'un commentaire chaleureux ou plus réservé peut influencer le public.

« J'ai un respect fondamental pour les artistes, dit-elle. Mais j'ai aussi passé l'été à acheter mes propres billets de spectacles, intéressée de savoir si une produc-

tion valait la peine ou non. »

La culture, ajoute-t-elle, est « une expérience humaine », et ceux qui en parlent à la télévision « doivent avoir la capacité de bien la communiquer ».

Son émission se veut rassembleuse. « Il y a plusieurs années, explique-t-elle, La Bande des six a fait sensation. C'était de la critique d'humour. Beaucoup de gens en sont restés traumatisés. Par la suite, les émissions culturelles sont allées à l'autre extrême: c'était l'époque « tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil ». »

Catherine Perrin cherche donc le point d'équilibre entre ces tendances fort opposées. « Nous parlerons de choses très populaires avec un certain recul, et nous tenterons de rendre accessible ce qui est plus spécialisé. » On fait tous du showbusiness, produit par Bubbles Télévision, sera diffusée en direct d'un restaurant du Vieux-Montréal. « Le direct me rassure, c'est une décharge d'énergie qui nous portera », lance-t-elle.

L'émission veut clairement rendre compte de l'actualité de la semaine et de ce qui s'en vient. Autour de l'animatrice, on retrouve une dizaine de chroniqueurs réguliers, dont Geneviève Guérard, Micheline Lancôt, Danielle Laurin, Karine Lefebvre, Rebecca Makonnen, Julie Laferrière, Vincent Bolduc, Stéphane Demers, Geneviève St-Germain. Et des chroniqueurs occasionnels, comme Serge Chapleau, René Homier-Roy, René-Richard Cyr, Yannick Nézet-Séguin.

Beaucoup de monde, mais parmi les réguliers on remarque l'absence de critiques officiels, des gens déjà reconnus par le milieu comme critique de cinéma ou de théâtre, par exemple (sauf dans le cas de Danielle Laurin, critique littéraire au *Devoir*). Catherine Perrin le reconnaît, expliquant que certains critiques ont été

VOIR PAGE E 2: RETOUR

CULTURE

Juste pour pleurer



Odile Tremblay

Depuis le temps qu'il a fait exploser sa case humour, on n'ira pas reprocher au Musée Juste pour rire, situé en plein cœur du boulevard Saint-Laurent, d'accueillir plusieurs types d'exposition. En louant ses surfaces, tant mieux s'il gomme les difficultés financières de son passé. Bon coup, d'ailleurs, que celui d'héberger, durant le Mois de la photo, pour la deuxième année d'affilée, ces clichés coups-de-poing du World Press Photo. Pour la plupart toutes aussi esthétiques qu'effroyables à contempler dans le blanc des yeux.

sang, d'hébété et de mort a pris d'assaut le temple de la rigolade. Et du coup, le nom de la boîte résonne comme le comble du cynisme.

Voici des instantanés de l'actualité 2006 en florilège, extraordinaires mais pour la plupart si violents qu'on se retrouve devant eux soufflés, comme au passage d'une bombe.

Ils en disent long sur l'état de la planète, ces clichés-là, mais aussi sur les sujets favoris d'un jury sélect chargé de choisir son «top 200» parmi les quelque 78 000 photos qui lui ont été proposées en provenance des quatre coins du monde. Sur notre voyeurisme devant la guerre aussi.

Dans les rangs des visiteurs, silence et recueillement sont de mise, avec parfois des cris étouffés. «Ah non! Celle-là, c'est trop!», s'exclame une dame, la main sur la bouche pour étouffer une plainte, pointant la photo du cadavre d'une fillette srilankaise éventrée, si blanche qu'on la dirait de cire. Victime expiatoire d'une guerre civile. Une autre.

On sent cette même douleur collective en parcourant les monuments commémoratifs de génocides et de bombardements dans les villes chargées des pires crimes contre l'humanité. Les photos de presse constituent nos mémoriaux contemporains en marche et en instantanés, avec ce feu, ces blessures, captés par les meilleurs porteurs de caméras du monde. Un cliché montre une Libanaise voilée quittant sa ville noyée par le Hezbollah en pleine guerre contre Israël. Elle semble pousser le cri de Munich, bouche ouverte pour un hurlement qu'on n'a pas besoin d'écouter pour l'entendre résonner.

Le Liban, l'Irak et l'Afghanistan tiennent la vedette de cette exposition, mais aussi le Burundi, la Cisjordanie, le Mexique, le Guatemala, le Nigeria. Là où ça fait mal, là où ça va mal. Les plus puissantes photos de presse sont souvent recueillies en enfer.

De l'enfer aux cimaises du Musée Juste pour rire. Étonnant parcours... Il faut voir les gens défilés, si graves, entre ces murs de l'hilarité pour sentir le poids d'un tel paradoxe. Chouette musée, au demeurant, plus loft de la Main que grosse institution ronflante, collé au macadam urbain. Une belle gueule, mais traînant un échec de vocation humoristique à tout prix.

Déjà, en 1997, quatre ans après sa naissance financée à pleins fonds publics, en quête d'une nouvelle voie, Gilbert Rozon avait pensé à rebaptiser le temple du boulevard Saint-Laurent. En 2004, il jongla même avec l'idée de le transformer en musée pour enfants. Né «Pour rire», le musée fut renommé «Juste pour rire» après avoir fermé ses portes un temps. Maigre différence...

Bien évidemment, sous une forme ou l'autre, ce nom n'a plus sa raison d'être... Changez-le donc, quel qu'un. Transformez-le en Musée de la Main, en Musée de la marge, en n'importe quoi susceptible d'élargir son spectre et de lui décoller ce rire du visage. Parce qu'il ressemble de plus en plus souvent à un rictus.

Kubrick en renfort de Nagano

Et puisque les images valent désormais mille mots et parfois trois accords, on comprend le maestro Kent Nagano d'avoir déroulé le tapis rouge au cinéma dans son concert inaugural de mardi soir. Faut dire que le septième art a démocratisé triplement des grandes œuvres musicales. Juste retour d'ascenseur, donc... et crochet lancé au grand public pour le lier à une musique qu'il croit souvent à tort destinée aux experts.

Perchés sur l'esplanade de la Place des Arts, quand les premiers accords de *Rhapsody in Blue* de George Gershwin ont résonné, nombreux nous étions à revoir en noir et blanc les silhouettes de Woody Allen et Diane Keaton sur un banc, près du pont de Manhattan, devant la rivière Hudson. Extérieur nuit. L'autre soir, les yeux fermés, devant l'orchestre des jeunes et le pianiste



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Kent Nagano dirigeant l'OSM sur l'esplanade de la Place des Arts, mardi dernier.

Alain Lefèvre sous la direction de Kent Nagano, les images de *Manhattan*, chef-d'œuvre du cinéma new-yorkais, ont tourné 24 images/seconde dans notre esprit: poésie et ironie fine incluses.

Et quand l'Orchestre symphonique de Montréal s'est plongé dans *Also sprach Zarathustra* de Richard Strauss, le film 2001: *L'odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick, avec son vaisseau spatial et ses sphères célestes, nous a capturés dans son orbite. En 1968, mettant ce film au monde, le cinéaste mélomane craignait à juste titre qu'une musique moderne ne se démode *subito presto*. Il avait fait un pari audacieux et brillant: «Pour évoquer musicalement l'avenir, tournons-nous vers le passé.» Et Strauss fut appelé à la rescousse.

Plus tard, sur les écrans de la Place des Arts, des images de *The Elephant Man* de David Lynch ou du *Platoon* d'Oliver Stone vinrent rappeler aux cinéphiles que l'*Adagio pour cordes* de Samuel Barber avait escorté au cinéma une grande tragédie intime, la guerre au Vietnam, d'autres films aussi. Ce n'est pas la première fois que les images du septième art surgissent sous la baguette de Nagano en même temps que les notes de musique.

L'an dernier, pour le premier concert du maestro à Montréal, la 9^e *Symphonie* de Beethoven ressuscitait le sanguinaire jeune héros au maquillage étoilé de *L'Orange mécanique* de Stanley Kubrick. Cinéaste et chef d'orchestre partagent de toute évidence cette même ambition de parler musicalement d'avenir en explorant le passé.

Le septième art est un ambassadeur, un vulgarisateur de premier plan. Il le sait bien, Kent Nagano, allez! Ce cinéma né dans les foires, qui fut le rejeton bâtard de la musique et du théâtre avant de devenir un art



AKINTUNDE AKINLEYE REUTERS

Explosion d'un pipeline de pétrole à Lagos en décembre 2006. Photo d'Akintunde Akinleye, lauréat du World Press Photo.

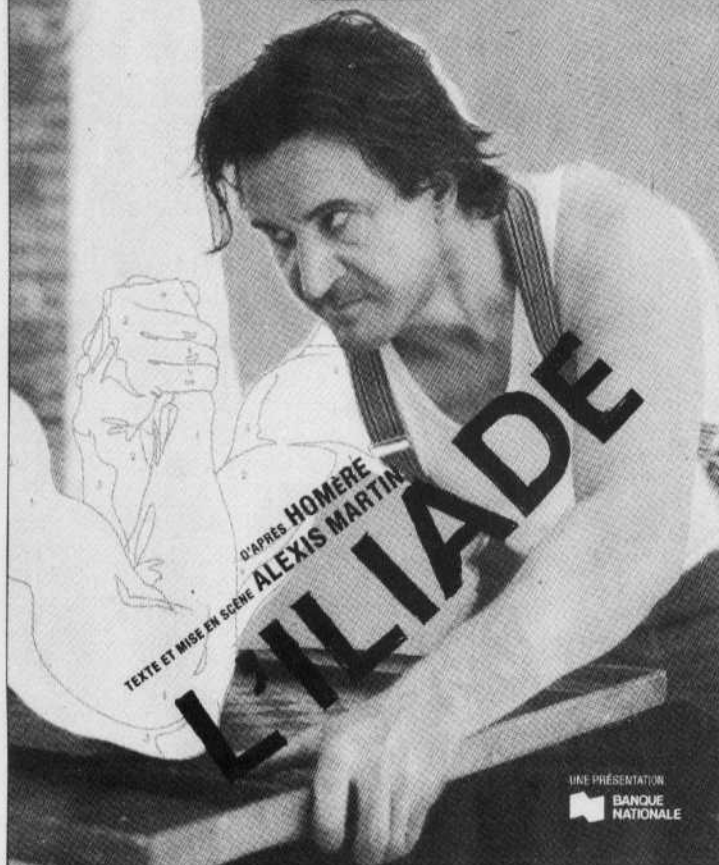
de référence, ce même cinéma qui faisait dire au public, massé l'autre soir sur l'esplanade de la Place des Arts et tout autour, pas mélomane nécessairement, étonné même de s'y retrouver: «Tiens! Je les connais déjà, ces accords-là.»

N'empêche: jeudi, c'est la musique toute nue qui a pris le deuil

quand s'est éteint Pavarotti. Même les images s'effaçaient devant la mort d'une voix. Un voile noir est tombé. Le cinéma a pris son trou. On a ressorti nos CD, fermé les yeux. Il y a des jours comme ça où un seul art mérite la primauté...

otremblay@ledevoir.com

DÈS MARDI!



UNE PRÉSENTATION BANQUE NATIONALE

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

avec: VINCENT BILDEAU / GARY BOUDREAU / STÉPHANE BRULOTTE / STÉPHANE DEMERS / PATRICK DROLET / ALEXANDRE FORTIN / TANIA KONTOYANNI / JACINTHE LAGUE / JEAN MAHEUX / MARIE MICHAUD / FRANÇOIS PAPINEAU / MARIE TURGEON
conseiller dramaturgique GEORGES LEROUX
assistance à la mise en scène et régie CLAUDE LEMELIN
les concepteurs DAVID GAUCHER / JUDY JONKER / MARTIN LABRECQUE / DENIS GOUGEON / FRANÇOISE ALEPIN / YVES LABELLE / VINCENT DERONDE / CLAUDE VANDENBRUGGUE / RACHEL TREMBLAY

DU 11 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2007
WWW.TNM.QC.CA • 514.866.8668



THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

Hydro Québec
PRÉSENTE



UNE PIÈCE DE
Friedrich von Schiller
TEXTE FRANÇAIS DE
Normand Chaurette
D'APRÈS UNE TRADUCTION
LITTÉRALE DE
Marie-Élisabeth Morf

MARIE
STUART

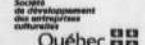
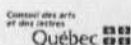
MISE EN SCÈNE DE
Alexandre Morin
METTANT EN VEDETTE
Sylvie Drapeau
ET Lise Roy

DU 25 SEPTEMBRE AU 20 OCTOBRE 2007

BILLETTERIE 514 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

DISTRIBUTION SYLVIE DRAPEAU | LISE ROY | CATHERINE BÉGIN | ROBERT LALONDE | JACQUES GIRARD | ÉMILE PROULX-CLOUTIER | JEAN-FRANÇOIS CASABONNE | JEAN-LOUIS ROUX | FRÉDÉRIC DESAGER | VITALI MAKAROV
CONCEPTEURS Jean Bard | Jessica P. Chang | Spike Lyne | Dmitri Marine | Nikita U.

PARTENAIRE PRINCIPAL
QUEBECOR



Monsieur Malaussène au théâtre

de Daniel Pennac

avec Vincent Magnat
mise en scène de Marc Béland
musique sur scène: Charmaine Leblanc
collaborateurs: Marjorie Bélanger,
Geneviève Lizotte et Étienne Boucher

THÉÂTRE
Galilée

«À voir pour le texte et la performance incroyable de Vincent Magnat»
Marie-Christine Trotter - Radio-Canada - 30 nov. 2006
«Sensible et tendrement humain, Monsieur Malaussène est une pièce tout autant contemporaine qu'atemporelle.»
Sylvie St-Jacques - La Presse - 4 déc. 2006
«Marc Béland a mis au monde ce monologue avec doigté et intelligence.»
Marie Labrecque - Le Devoir - 6 déc. 2006
«Vincent Magnat m'a complètement conquise. C'est un grand acteur. Faut aller le voir, c'est magique!»
Louise Forestier - Radio-Canada - 2 déc. 2006

du 6 au 29 septembre 2007, 19h30 (samedi 15h30 et 19h30)

COMPLÈT
11 SEPT.

Théâtre ESPACE GO (salle a) 4890 boul. Saint-Laurent, Montréal

Réervations: 514 845-4890 Admission: 514 790-1245



La Magie
des lanternes
7 septembre
au 31 octobre



JARDIN BOTANIQUE
DE MONTRÉAL

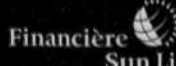
UNMUSEUMNATUREMONTRÉAL

Le Grand Bal
des citrouilles
5 au 31 octobre



museumsnature.ca
514 872-1400

Partenaire officiel



CULTURE

THÉÂTRE

L'Illiade dans un café près de chez vous

Sous le regard de Georges Leroux pour le texte, Alexis Martin adapte et met en scène la grande épopée homérique

MICHEL BÉLAIR

On ne s'attaque pas impunément aux grands textes: ils nous amènent toujours dans des territoires chargés qu'on ne sait jamais prévoir. C'est ainsi que, plongé avec Georges Leroux et Alexis Martin dans le ventre du TNM pour parler de l'Illiade, qui y prend l'affiche mardi, je me suis rapidement retrouvé avec eux à tout remettre en question. L'importance de la tradition. L'accessibilité à la culture. La transmission de la culture. Le rôle des compagnies de théâtre et leur peu de moyens. Et bien d'autres choses encore — comme l'importance du système d'éducation publique ou le peu d'investissement des gouvernements dans la culture — qui ne cadrent pas tout à fait ici. Quel métier excitant, non?

Tout cela pour dire que la vraie vie mène à tout... et qu'après l'énorme succès de l'Odyssée il y a quelques années, le grand texte du patrimoine mondial qui nous amène, à sa conclusion, aux périples d'Ulysse ne pouvait évidemment qu'être monté au TNM.

Une grande ligne de force

C'est à la demande de Lorraine Pintal donc qu'Alexis Martin a empoigné le texte homérique de l'Illiade pour y découper une version pour la scène. La présence de Georges Leroux l'aura aidé, dit-il, à ne rien oublier d'important dans cet amas de plus de 15 000 vers d'abord transmis par une longue tradition orale avant d'être gravé de façon plus ou moins définitive par un ensemble de mains diverses que l'on trouve habituellement plus commode d'appeler Homère. Audacieux comme par...

«Oui, mais j'ai tout de suite remarqué que le texte est très dramatique dans sa forme, qu'il s'appuie souvent sur des échanges entre les personnages, répond le metteur en scène. Les dialogues sont déjà là, nombreux. Et le texte débouche moins sur des actions et sur des aventures que l'Odyssée. Du début à la fin, il nous montre des personnages formidables confrontés à des destins incroyables... Une fois que j'ai eu dégagé une grande ligne de force de tout cela, la colère d'Achille, tout le reste s'est placé tout seul, ou presque...»

Il dira aussi qu'il s'est rapidement donné la permission de couper. «Je ne suis pas le premier. Les aèdes, qui ont perpétué la tradition orale du texte pendant des siècles, ne le récitait pas toujours en entier et se contentaient parfois de quelques passages. C'est ainsi, par exemple, que j'ai réduit à une douzaine de lignes ce morceau d'archives vivantes qu'est le catalogue des vaisseaux qui vont partir affronter les Troyens. Quand il faut arriver à un spectacle qui fait moins de deux heures trente, il faut nécessairement

faire des choix déchirants et laisser de côté des choses intéressantes...»

Georges Leroux — qui est un grand spécialiste des textes de l'Antiquité grecque — précisera, lui, que le texte de l'Illiade est plus intérieur que celui de l'Odyssée et que les choix d'Alexis Martin en font ressortir les points forts. «Le texte d'Alexis est très fidèle; c'est un peu comme s'il avait posé un papier transparent sur l'original.» C'est lui aussi qui soulignera que le texte qu'entendront les spectateurs est la onzième version (!) remise par Alexis Martin — les maniaques du détail peuvent noter que le texte qui sera publié chez Dramaturges éditeur dès la semaine prochaine, avec une préface de Georges Leroux, est la neuvième version.

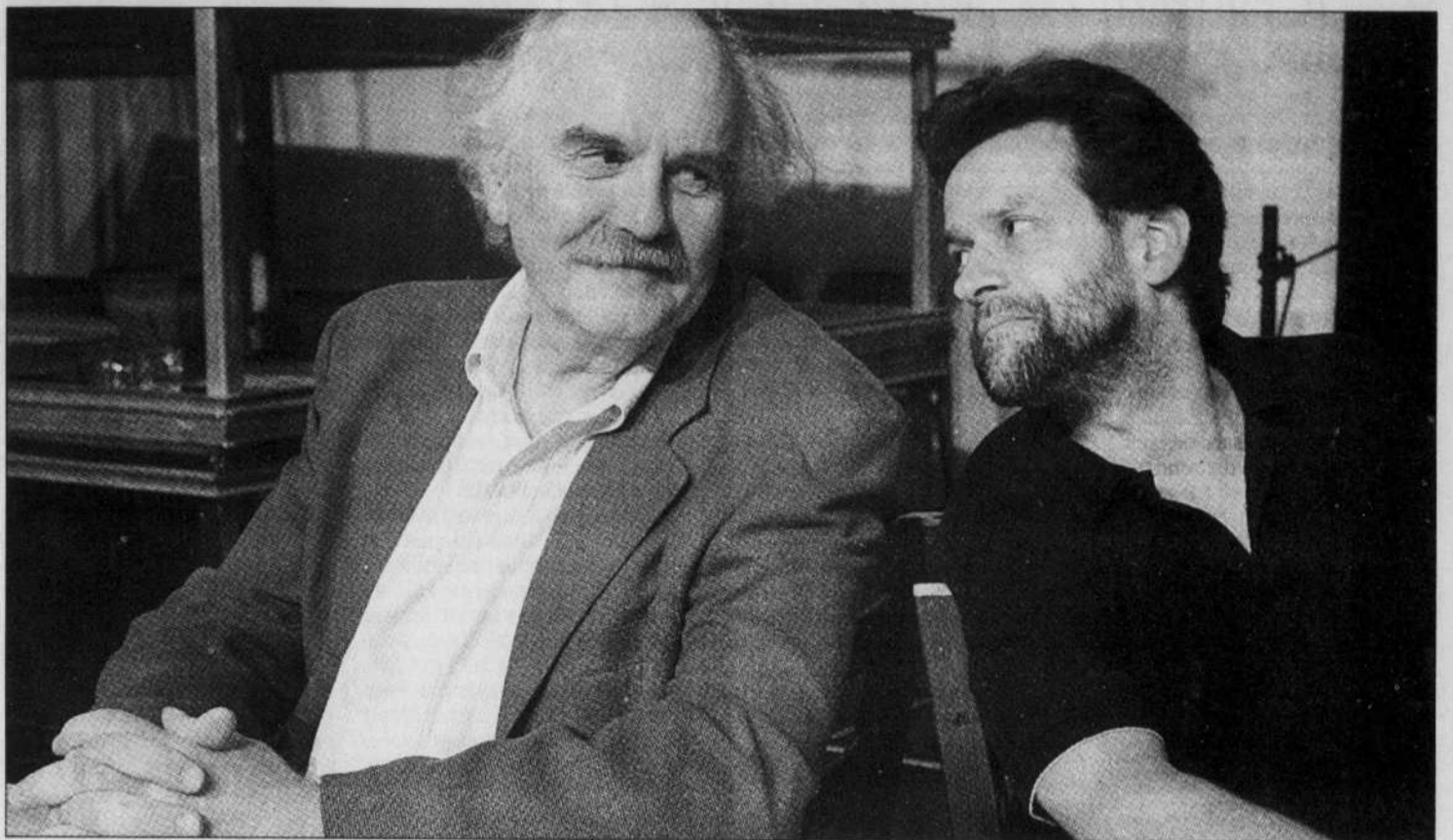
Mais ce qui fait la force et la grandeur de ce monument de la littérature universelle, ce sont les personnages qui s'y dévoilent et qui mettent en scène des types moraux qui servent souvent encore à définir les méandres de la vie moderne. Les personnages des deux grandes épopées grecques sont toujours des modèles étonnants, actuels: Alexis Martin parle d'«inspiration» et de «stimulation constante». «À cause de la grandeur des personnages et de ce qu'ils incarnent: l'obstination d'Athènes, l'honneur d'Achille, etc. À cause de la hauteur de la langue aussi, qui est d'une exigence constante et qui par son souffle m'amène, moi — et le public aussi je l'espère —, en plein cœur de ce qu'est le théâtre et qui est bien loin de la télévision ou du cinéma. Dans le fait de dire encore plus avec moins. De faire sentir davantage. De faire découvrir des choses inspirantes qui aident à vivre. De «réactiver», comme dit Georges Leroux, un texte fondamental, des grands modèles qui donnent des pistes pour mieux vivre...»

Entre des bouteilles d'ouzo et de metaxa

S'il faut l'en croire toutefois, ce n'est pas d'abord dans le texte qu'Alexis Martin a rencontré son principal défi: c'est plutôt dans l'organisation de l'espace du spectacle.

«Bien sûr, le fait de monter l'Illiade, c'est un héritage lourd à assumer même si c'est très stimulant. Mais je me suis rendu compte que la langue de l'épopée est finalement très proche du théâtre. On y répète souvent les mêmes mots, par exemple, les mêmes formules; ce qui est fréquent au théâtre et qui sert de repère autant au public qu'aux comédiens. Le véritable défi, il était ailleurs: dans le fait de mettre en scène en même temps des dieux, des héros qui sont parfois des demi-dieux et des personnages «secondaires».

Pour y arriver, Martin a choisi de placer l'action dans un café. Un café grec, évidemment, avec des tables, des chaises, des bouteilles



Spécialiste des textes de l'Antiquité grecque, Georges Leroux a conseillé Alexis Martin dans son adaptation de l'Illiade.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

de vin résineux, de l'ouzo et du metaxa. Un café à trois niveaux: une sorte de terrasse supérieure pour les dieux, une plateforme pour les Troyens, au centre, et l'espace de la scène pour les Grecs, en bas. C'est là, dans ce café qui pourrait être situé quelque part, aujourd'hui, sur l'avenue du Parc où Alexis Martin a vécu son enfance, que les clients se racontent et se jouent l'Illiade.

Et comment s'y est pris le Alexis Martin metteur en scène?

«On a commencé par du travail de table: deux ou trois jours de lecture ensemble, pas plus. Vous savez, moi, je suis d'abord un comédien. Je sais que plusieurs n'aiment pas que je dise cela, mais pour moi, la mise en scène n'est qu'une sorte de spécialisation du métier d'acteur. [...] Je me vois comme un éditeur. J'impose un espace, oui, un corridor; ce n'est pas le «free for all» sur le plateau, mais je fais d'abord confiance aux acteurs, à leur intuition. De toute façon, mes meilleurs plans sont toujours défaites par les acteurs, qui

réussissent constamment à trouver des choses auxquelles je n'avais même pas pensé. Un bon acteur comprend souvent mieux son personnage que le metteur en scène, et ça ne me gêne absolument pas de laisser beaucoup de latitude aux comédiens. De toute façon, ça se fait ensemble; je conçois la mise en scène comme un travail collégial, comme l'entreprise d'une équipe.»

Citant le texte de l'Illiade, Alexis Martin conclura en disant que, sur une scène de théâtre, les artisans du spectacle ne sont «que des jouets dans une arène que les dieux contrôlent»... et que son équipe aurait besoin d'au moins une semaine de jeu dans le décor pour réussir à mettre de côté les traquenards d'un espace à trois plateaux mais qu'il faudra bien faire avec...

C'est là-dessus d'ailleurs que la conversation nous a menés à une passionnante envolée sur la nécessité de ce véritable Théâtre national accessible à tous dont les gouvernements ne perçoivent absolument pas la nécessité... et dont il faudrait bien débattre aussi aux

prochains états généraux du théâtre, dans quelques semaines. D'ici là, vous pouvez toujours passer au TNM prendre un verre d'ouzo à la santé d'Alexis Martin et de sa bande...

Le Devoir

L'ILLIADÉ

Texte d'Homère adapté et mis en scène par Alexis Martin
Au TNM du 11 septembre au 6 octobre (514 866-8668), en tournée au Québec à compter du 13 novembre et au Théâtre français du CNA du 11 au 15 décembre.

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

présente dans une version pour la salle intime

Une trop bruyante solitude de Bohumil Hrabal

Claude Lemieux s'empare de la prose sinueuse et imagée de Hrabal en nous forçant à oublier son caractère littéraire [...] une prestation éblouissante... c'est le rôle d'une vie. [...] le plus beau spectacle du Groupe de la Veillée, celui, en tout cas, où brûle le plus vivement l'amour de la littérature.....
H. Guay, Le Devoir

...remarquable interprétation de Claude Lemieux [...] il campe un Hanta magistral [...] lecture intelligente, respectueuse du célèbre roman. Téo Spychalski témoigne d'un regard personnel et aiguisé sur l'œuvre tchèque.
S. Despatie, Voir

À ne pas manquer, pour Claude Lemieux, pour sa performance d'acteur absolument admirable. Bravo à Téo Spychalski, responsable de la mise en scène.
F. Grimaldi, Radio-Canada

Claude Lemieux tient là sûrement l'un des rôles marquants de sa carrière.
M. Pogany, Radio Ville-Marie

Un direct au plexus: c'est ainsi que je définirais la mise en scène de Téo Spychalski...
D. Laternière, La Presse

Adaptation et mise en scène Téo Spychalski avec Claude Lemieux

Tania Duguay-Castilloux et Marie-Daniel Lussier
Éclairages Mathieu Marclé • Montage sonore Jean-Luc Thivient

19 sept. au 13 oct. à 20 h 15

ON JOUE AU [PROSPERO]!

Billetterie (514) 526-6582 • Admission (514) 790-1245
jeudi 2 pour 1 (certaines conditions s'appliquent)

Nombre de places limitées réserver tôt!

Théâtre
PÉRISCOPE
Lieu de création et de diffusion 07/08

529-2183
Abonnez-vous et économisez jusqu'à 50 %

Frank, le garçon boucher
à tu et à toi
King Dave
Histoires d'hommes
Quand le sage pointe la lune, le fou regarde le doigt
Corps et âme
Le Magicien Prodigeux
C.H.S.
Tête première

NOUVEAU
RABAIS POUR TOUS LES 30 ANS ET MOINS

L.I.F.T présente
KING DAVE

De et avec
Alexandre Goyette

Mise en scène
Christian Fortin

Dernières
Supplémentaires
du 5 septembre
au 6 octobre 2007

Masques
Texte original
et interprétation
masculine 2005

Durant les quelque 75 minutes
que dure le voyage,
on ruse constamment
suspendu à ses lèvres.
Voir

King Dave triomphe
par un moment de plaisir théâtral
Le Devoir

Ventable conte urbain
gris-sûr d'une intensité
remarquable.
ICI

Une violence brute,
une puissance électrique,
une conscience amovible.
Desautels / SRC

Une histoire urbaine et sauvage!
Accrochez si vous pouvez!
Le Soleil

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-OC
www.theatrelicornecor.com
514.523.2246
RÉSEAU ADMISSION
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

LA LICORNE

le petit
quat'sous
de poche 07-08
saison itinérante

Hippocampe
nouvelle version

du 28 août au 22 septembre 2007
au Théâtre Prospero

COMPLÈT 11-12-13-18-19-20 SEPTEMBRE

«La mise en scène d'Eric Jean est ludique et ingénieuse.» — Luc Boulanger, La Presse

«C'est du grand théâtre... vous n'en croirez pas vos yeux, c'est hallucinant... fascinant.» — Francine Grimaldi, Samedi et rien d'autre, R-C

Texte: PASCAL BRULLEMANS
en collaboration avec Eric Jean,
les comédiens et les concepteurs
Mise en scène: ERIC JEAN

Avec: DOMINIC ANCTIL
MURIEL DUTIL
ANNE-SYLVE GOSSELIN
DOMINIQUE QUESNEL
ISABELLE LAMONTAGNE
GAËTAN NADEAU
SACHA SAMAR

ON JOUE AU [PROSPERO]!
Réservations: 514 845-7277
Billetterie du Prospero: 514 526-6582
1371, rue Ontario Est, Montréal @ Beaudry

CULTURE

THÉÂTRE

Fil à retordre pour courtépointe urbaine

En pleine manufacture, le collectif La Cellule rouge se penche sur le rapport des femmes à la religion

ISABELLE PARÉ

Nouvelle incursion dans le théâtre-réalité pour les comparses de La Cellule rouge, qui nous invitent ces jours-ci à démêler l'écheveau complexe du rapport des femmes à la religion. En tricotant autour du voile et des vêtements hypersexualisés, *Femmes à coudre* aborde un sujet délicat, campé en pleine manufacture, au beau milieu des ballots, des tailles et des coupons de tissu.

Ambitieux projet que celui de Martine Laliberté, Marie-Claude Gamache et Nancy Roberge, ces adeptes du théâtre d'intervention qui nous avaient servi en 2004 le déambulatoire *Je ne sais pas si vous êtes comme moi*, portant sur le milieu de la prostitution. Cette fois-ci, le trio a choisi de plonger dans le monde bigarré des usines

de textile pour aborder un sujet chaud, celui du rapport des femmes à la religion.

«Le rapport des femmes avec la religion, comme femmes, ça nous interpelle constamment, car on voit de plus en plus de femmes voilées à Montréal. Nous voulions aussi aborder la question de l'hypersexualisation, qui est aussi omniprésente dans les rues. D'où le choix de la manufacture, qui devient une métaphore pour parler de tous ses tissus, ou de l'absence de tissus», explique Martine Laliberté, cocoonceptrice et metteuse en scène de *Femmes à coudre*.

Pour tisser leur scénario, les trois acolytes de La Cellule rouge de Mise au jeu ont utilisé les enregistrements d'entrevues menées avec plus d'une vingtaine de femmes de toutes les confessions: musulmane, catholique, bouddhis-

te, indouiste et même raélienne! Seule une candidate juive hassidique a refusé de se prêter au jeu, affirme Mme Laliberté.

Plongés au cœur d'une manufacture du Mile End, les spectateurs seront littéralement assis aux postes de ces travailleuses du textile, puis invités à «puncher» et à écouter une bande sonore reprenant des extraits de ces confidences faites au micro. Des comédiens en chair et en os ajouteront leurs voix à cette courtépointe bigarrée et multiculturelle.

L'entreprise a un saveur éminemment explosive au moment où le Québec tout entier réfléchit sur les accommodements raisonnables. Propulsés à l'avant-plan par l'affaire d'Hérouxville, les demandes faites par divers groupes au nom de la religion ont aujourd'hui l'effet du poil à gratter sur l'opinion publique. À ce sujet, les auteurs disent vouloir parler ouvertement d'une réalité qui touche les femmes, sans toutefois porter de jugement.

«C'est sûr que le voile nous "questionne" en tant que femmes occidentales. Mais il est question aussi des contraintes que toutes les religions imposent aux femmes. On retrouve cette contrainte pas juste chez les musulmans, mais aussi chez des ferventes catholiques», affirme la coauteure.

Plaidoyer pour l'athéisme, donc, que ce concentré de vie en usine? «Non. Nous n'avons pas la prétention de répondre à toutes les questions, mais plutôt d'en soulever de nouvelles. Nous voulons surtout ouvrir de petites fenêtres pour changer les perceptions», assure l'auteure.

Les portes de la manufacture, elles, seront grandes ouvertes à ceux qui veulent plonger dans l'univers souterrain du chiffon multiculturel et multiconfessionnel, du 4 au 22 septembre.

Le Devoir

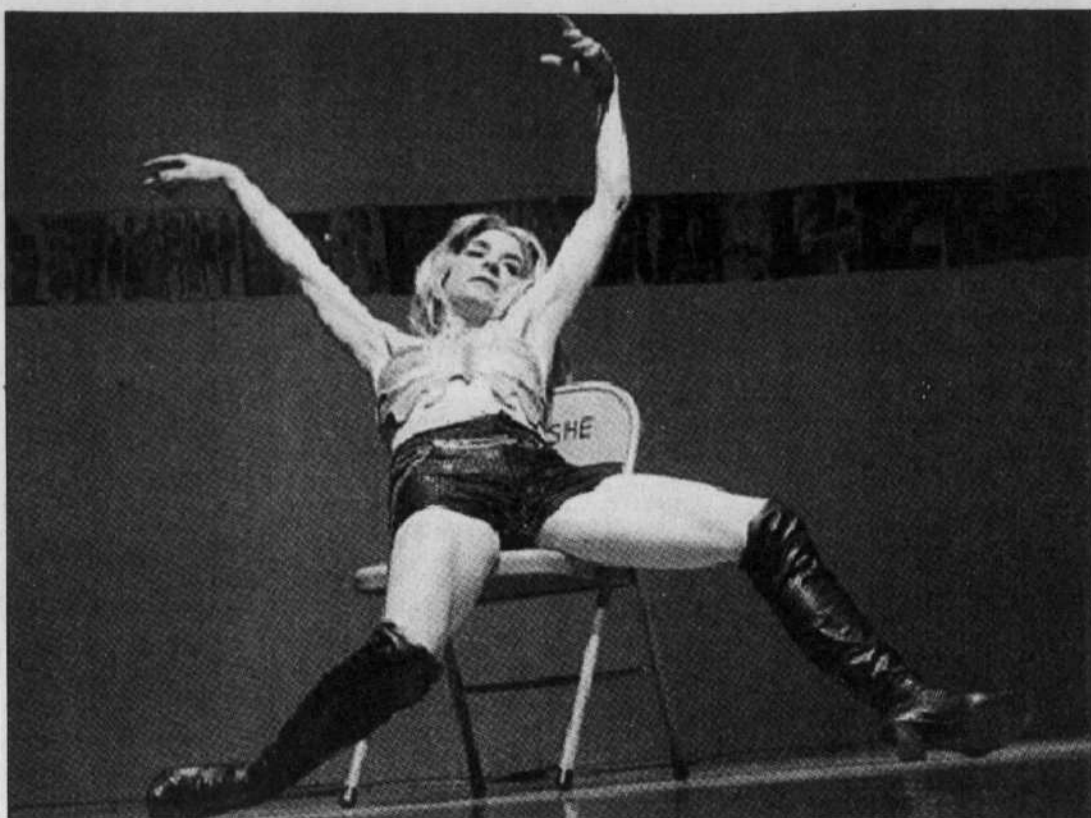
FEMMES À COUDRE

Du 4 au 22 septembre, 20h
5445, rue de Gaspé, 10^e étage
Local 1001 (métro Laurier)
Rens.: 514 871-0172

Mona Chokri dans *Femmes à coudre*

LUC SENEAL

DANSE



SOURCE TRANSATLANTIQUE MONTRÉAL

Le solo loufoque de Nathalie Claude *Glossy Poupée Says Can She* est interprété avec brio par la redoutable Sarah William.

Horizons chorégraphiques

Huit productions d'ici et d'ailleurs à Transatlantique Montréal

FRÉDÉRIQUE DOYON

Un solo inédit de Daniel Larrieu, une carte blanche à la jeune chorégraphe torontoise Sasha Ivanoshko et une création d'un interprète, Claude Godin, qui a foulé bien des planches: le minifestival Transatlantique Montréal réussit à ficeler une troisième édition qui pique la curiosité et ouvre les horizons chorégraphiques.

Du 14 au 22 septembre, huit productions triées sur le volet se répartissent sur quatre soirées. L'événement qui s'implante tranquillement dans le paysage dansant attire le public et la danse hors des sentiers battus du centre-ville, dans des salles pas toujours habituées à programmer de la danse. Objectif: surprendre, puis amadouer le spectateur. Cette fois, rendez-vous à la Maison de la culture Maisonneuve et au collège Maisonneuve.

Des risques

«Transatlantique est d'abord un événement de développement de public, de démythification de l'art de la danse», affirme Rafik Sabbagh, directeur artistique qui mène le festival à bout de bras, pour l'instant encore sans subvention. Je présente de la danse d'avant-garde, de contemporaine, mais en m'assurant que ce soit compréhensible; ce n'est pas de la danse-laboratoire. Si quelqu'un vient pour la première fois, il va être touché et peut-être avoir le goût de revenir.

Bouffée de fraîcheur alliée à un soupçon de renommée, la Française d'origine africaine Julie Dossavi vient proposer les deux déclinaisons culturelles de son travail le 19 septembre. Elle interprète un solo créé sur mesure pour elle, par le réputé chorégraphe français Daniel Larrieu. *A chaque vent le papillon se déplace sur le saule*. Dans *Mi Le Down*, «duo d'amour entre percussions [de son mari] et danse», son naturel africain revient au galop. «Elle se défoule dans sa propre danse à elle», note le directeur.

La première soirée (14 septembre) frappe un grand coup en réunissant quatre pièces. La chorégraphe Jane Mappin reprend *Pale Fire* pour une mouture resserrée de 25 minutes. La pièce rehaussée d'images vidéo s'inspire très librement du roman du même titre de Vladimir Nabokov et traite du

feu sacré de la création, cette flamme qui brûle, anime et dévore, dans un duo d'amour.

«Elle a eu le temps de mûrir sa pièce, je lui donne la chance de la retravailler; c'est un résumé de 25 minutes» d'une intégrale présentée à l'Agora de la danse en 2006, indique M. Sabbagh, qui prend aussi le risque de proposer l'embryon d'une nouvelle création de la même chorégraphe. Le duo *A gauche du centre* explore le foisonnement de la peinture abstraite, notamment des artistes du groupe phare Regina Five.

S'ensuit la reprise du solo loufoque de Nathalie Claude *Glossy Poupée Says Can She*, interprété avec brio par la redoutable Sarah William. L'œuvre drôle repose sur un texte de Gertrude Stein et se moque de la profusion d'images publicitaires qui nous conditionnent.

Il était de la première mouture de la compagnie La La Human Steps, puis a surtout œuvré de l'autre côté de l'Atlantique. À 53 ans, le danseur Claude Godin se prête tardivement au jeu chorégraphique. Il livre ici *Du caractère inépuisable du murmure*, un duo d'une dizaine de minutes avec la jeune et charismatique interprète Clara Furey — fille de Carole Laure.

Le 15 septembre, carte blanche à la jeune Torontoise Sasha Ivanoshko, moins connue du public montréalais, qui crée ici «pour la première fois une pièce de groupe importante», souligne le directeur. *Heaven (Paradis)* met en scène trois interprètes (dont la chorégraphe) ayant leur chair pour seul costume. «On découvre une gestuelle primitive et forte; ça parle d'émotion, de sexualité», précise le programmeur.

Un spectacle gratuit à plus grand déploiement, aux racines flamenco, clôt l'événement le 20 septembre. *Affraza Or Rouge* de la compagnie montréalaise Ballet Flamenco Arte de España, qui propose une relecture des *Belles-sœurs* de Michel Tremblay, s'inscrit dans le cadre de la Tournée dans l'île du Conseil des arts de Montréal.

Le Devoir

TRANSATLANTIQUE MONTRÉAL

À la Maison de la culture Maisonneuve
et au collège Maisonneuve
Du 14 au 22 septembre

abonnements en cours
nouveau les mardis à 19h

du 4 au 20 septembre 2007

Texte: François Godin
Mise en scène: Gertrude Stein

Collaborateurs: [list of names]

Laurier du prix Gratias Cellinas en 2008

Avec Serge Dupire

JE SUIS D'UN PAYS
I WOULD A Y B E S

Hydro Québec LE DEVOIR

PARTENARIE DE SASON | transat

SAVANNAH BAY

DE MARGUERITE DURAS | MISE EN SCÈNE D'ÉRIC VIGNER
AVEC FRANÇOISE FAUCHER ET MARIE-FRANCE LAMBERT
DU 4 AU 29 SEPTEMBRE 2007

LE DEVOIR

Théâtre ESPACE GO
BILLETTERIE : 514.845.4890
4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT, MONTRÉAL | ESPACEGO.COM

CULTURE

DANSE



Lugares Comunes, du chorégraphe Benoît Lachambre, regroupe quatorze interprètes canadiens et européens.

La post-utopie de Benoît Lachambre

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après ses happenings déambulatoires *Not to know* et *100 Rencontres*, le chorégraphe québécois Benoît Lachambre revient à la scène à l'italienne avec *Lugares Comunes*, cette semaine à l'Usine C.

Pour ceux qui ne le connaissent pas, Benoît Lachambre est celui par qui la métamorphose de la danseuse Louise Lecavalier est arrivée, lors de la présentation du solo *Is Memory*, au printemps dernier. Métamorphose de la fureur exaltée en une troublante intériorité, ce solo annonçait déjà les couleurs du nouveau cru de Lachambre pour sa propre compagnie, Par bleux.

Finie la révolte qui couvait dans *Déjà dit*, pièce qui a révélé le chorégraphe en 1999. Du moins pour l'instant. Benoît Lachambre endosse plutôt la douceur et la vulnérabilité, qui habitent aussi son œuvre. Le trio *Love, Forgeries and Other Matters*, créé avec Meg Stuart et Hahn Rowe et présenté à Montréal en 2006, le mettait aussi sur cette voie. «*Ma danse dans les années 90 était dure, intense émotionnellement, le danseur cassait tout, confiait-il au bout du fil, depuis la France. Maintenant, c'est une autre approche, je n'étais plus heureux dans le moi torturé.*»

Dans *Lugares Comunes*, quatorze interprètes canadiens et européens révèlent les enseignements du chorégraphe, gourou des états secrets du corps. Depuis le début des années 90, l'artiste livre ses ateliers au fil de ses tournées, des commandes de créations. Sa technique très personnelle évolue au gré des rencontres et des expériences. Ce n'est pas pour rien que sa compagnie s'appelle Par bleux, curieux acronyme de «Par Benoît Lachambre et eux», c'est-à-dire tous ces autres artistes qu'il côtoie.

«*L'impro-contact m'a beaucoup influencé, mais je me suis aperçu que le travail que je faisais était surtout lié au Qi-gong dans l'esprit*», explique-t-il, en soulignant que d'autres influences nourrissent aussi son approche. Pour la première fois, cet enseignement qu'il limitait à une méthode préparatoire à la création se retrouve au cœur de son œuvre.

«*J'ai vu que ça [son approche] créait un autre type de présence chez les participants, quelque chose de plus doux, d'intrigant pour les dimensions que ça révèle, parce que ça bouscule les perceptions, c'est de l'ordre du sensoriel.*»

Louise Lecavalier témoignait récemment de ce bouleversement opéré par sa rencontre avec le chorégraphe, comme si celui-ci ouvrait à d'autres potentialités du corps que les danseurs se découvraient capables d'incarner. *Idem* pour Jean-François Blanchard, interprète formé en théâtre mais qui a toujours œuvré dans des univers perméables aux expressions du corps (Ex Machina, Carbo-

ne 14, Lemieux-Pilon) et qui intégrera la distribution montréalaise de *Lugares Comunes*.

«*Il ouvre à d'autres perspectives, ne serait-ce que ces états limites du corps et de la conscience qui sont des sources inestimables d'expression et qu'il ose permettre sur scène, il a cette confiance de les laisser vivre*», rapporte le comédien à propos du chorégraphe.

Quête commune

Sa méthode plonge au plus profond du «*corps magnétique, énergétique*», et des états de conscience que la vie quotidienne bien ordonnée tend à marginaliser: «*le rêve, la métaphore, les voyages dans l'espace-temps*», énumère le chorégraphe. D'où l'impression de flottement dans un univers «*néofuturiste, pseudo-scientifique, parodiant des comédies musicales*», que rapportent différents médias européens, depuis la première en mars 2006 au festival les Antipodes de Brest.

Le titre de la pièce fait justement référence à la quête de lieux communs de l'être, au comment vivre ensemble. L'expression espagnole, moins péjorative que la française, renvoie d'ailleurs à un «*mouvement commun*», explique Benoît Lachambre.

«*Lugares Comunes, c'est l'histoire d'un mouvement un peu underground, d'un groupe de gens qui partagent des choses, tente-t-il de résumer. Pour ne pas faire trop sectaire, on y a mis un peu d'humour*», ajoute en riant celui qui, tout en prenant son travail au sérieux, aime bien dérider le public.

La pièce évolue entre la danse, le théâtre et la performance. Le décor concocté par Nadia Lauro évoque une sorte de salle de conférence du futur et l'ambiance sonore est signée Laurent Maslé, soit deux fidèles collaborateurs du chorégraphe. Quelques textes en langues différentes — «*même des langages inventés*», souligne le créateur — parsèment la curieuse odyssée qui semble flirter avec le paranormal.

Benoît Lachambre incarne bien l'adage «*Nul n'est prophète en son pays*». Artiste associé au Quartz de Brest depuis 2005, le chorégraphe se promène un peu partout en Europe, en Asie, où des artistes et des directeurs de théâtre lui commandent des créations. Mais il finit toujours par revenir au Québec. D'ailleurs, sa prochaine création sera présentée à Montréal au printemps dans le cadre du Festival TransAmériques.

Le Devoir

LUGARES COMUNES

Chorégraphie de Benoît Lachambre, du 13 au 15 septembre à l'Usine C

JAZZ

Les chemins de traverse de David Murray

SERGE TRUFFAUT

David Murray est saxophoniste, clarinettiste, un brin ethnologue, un brin historien, contestataire sans être croisé, et surtout homme sans concession. Il est sans plan de carrière ni ambition autre que celle de créer constamment. Il est un explorateur, un défricheur. Le contraire d'un opportuniste.

Son dernier album confirme tout cela. Paru il y a quelques semaines sur étiquette Justin Time, *Sacred Sound*, c'est le titre, arrive à point nommé pour rappeler combien Murray n'est pas un musicien à part mais bien un musicien plus qu'à part. Peut-être serait-il plus juste de souligner qu'il est hors normes.

Oscillant entre le saxophone et la clarinette basse, ce natif d'Oakland habitant Paris depuis plusieurs années s'affirme encore une fois comme un... indispensable. Ou, mieux, un incontournable. Car il compose aussi bien qu'il joue. Plus exactement, ses compositions sont empreintes de cette fièvre qui avait fait la notoriété de Mingus. A bien des égards, *Sacred Sound* s'avère un écho de *Change One* et *Change Two*, que Charles la Colère avait enregistrés dans les années 70.

Pour mettre en relief les qualités de cette nouvelle production, peut-être serait-il plus pertinent de parler des autres parce que, s'il fallait se contenter de dire que *Sacred Sound* est bon, cela reviendrait à passer à côté de la track. C'est un peu compliqué, mais bon, on va essayer d'y arriver.

Voilà, dans l'histoire du jazz, il y a plusieurs fils qui se déroulent en fonction des affinités qui lient tel musicien à tel autre. Celui dont Murray est aujourd'hui le représentant commence avec Jelly Roll Morton. Ensuite? Dans l'ordre chronologique: Duke Ellington, Robert Johnson, Mahalia Jackson, T-Bone Walker, Ben Webster, Dizzy Gillespie, Charles Mingus, Randy Weston, John Coltrane, Ornette Coleman et Cecil Taylor.

Avec eux, Murray a ceci de commun: créer, innover en empruntant les chemins de traverse. Chercher, fouiner, être curieux d'autres horizons sonores que ceux propres au jazz. Et ensuite travailler au mélange harmonieux des uns et des autres. Quitte à combattre ceux qui s'opposent à ce souci d'alchimiste. Bref, Murray est de ce groupe.

Attention! En affirmant cela, on ne veut pas dire que ce groupe est supérieur à celui formé des artisans du «bibeaupe» ou des militants du «kool-djazz». On ne cherche pas à quantifier l'un par rapport à l'autre mais seulement à distinguer l'un de l'autre. Toujours est-il que les singularités que Murray a imprimées sur *Sacred Sound* font écho à celles que Randy Weston avait imprimées sur *Spirit Of Our Ancestors*, Dizzy Gillespie sur *Sweet Low, Sweet Cadillac*, Duke Ellington sur *New Orleans Suite*, et John Coltrane sur *Live At The Village Vanguard*, celui avec Eric Dolphy, sans oublier Mahalia Jackson sur *Amazing Grace*.

Enfin, saluons le remarquable travail accompli par Andrew Cyrille à la batterie, Ray Drummond à la contrebasse, Lafayette Gilchrist au piano et — surprise très agréable — la chanteuse Cassandra Wilson sur deux morceaux. Point.

En coulisse

Bonne nouvelle, Fusion III distribue désormais de ce côté-ci de l'Atlantique le catalogue de l'étiquette allemande Blue Label via SPV. Et alors? Cette compagnie se distingue, entre autres choses, par la remise en marché de vieux enregistrements de blues, de rythm and blues, de swing et de rock. Les albums que Blue Label/SPV propose devraient combler les amateurs de l'histoire des genres.

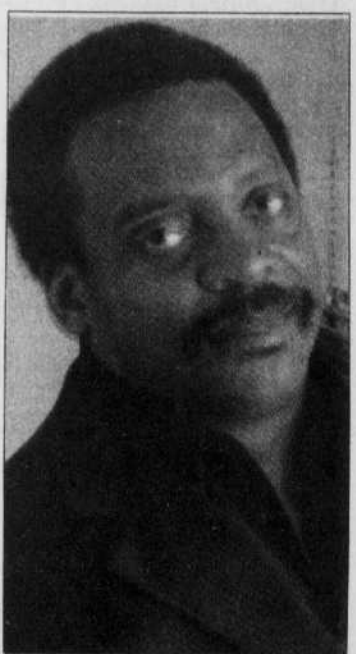
Ce soir au Upstairs, on pourra entendre le quartet du saxophoniste alto Jean-Pierre Zanella. Au cours des jours et des semaines qui vont suivre, ce grand club propose le quartet du pianiste Pierre François avec notamment Rémi

Bolduc au ténor. Puis il y aura les jam sessions animés par le pianiste John Roney, qui d'ailleurs reviendra souvent à l'affiche du programme du présent mois.

Le présent numéro de la revue *Down Beat* est particulièrement riche. Des portraits de McCoy Tyner, des saxophonistes Sonny Fortune et Joshua Redman, ainsi qu'un long entretien avec l'immense Phil Woods alternent avec les critiques et le Blind Fold Test. On le répète: ce numéro est très riche.

Certains artistes sous contrat avec Blue Note/EMI seront distribués dorénavant par Fusion III. Dernier exemple en date, celui de la chanteuse britannique Stacey Kent. Intitulée *Breakfast New Morning Tram*, cette production devrait séduire tous les amoureux des standards ainsi que des chansons de Serge Gainsbourg et Pierre Barouh.

Le Devoir



SOURCE JUSTIN TIME

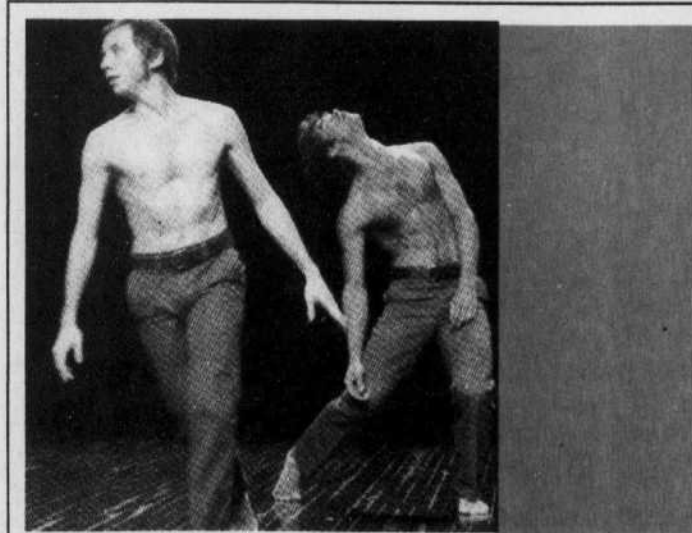
Le saxophoniste David Murray

CONSTANTINOPLE PERLE AFGHANE

Au cœur de la riche tradition musicale de l'Afghanistan
1er concert de la saison, avec comme invité le maître du rubab afghan HOMAYOUN SAKHI

VENDREDI 21 SEPTEMBRE 20H
SALLE PIERRE-MERCURE Montréal
300 est de Maisonneuve • métro berri

Pierre-Mercure : 514.987.6919 Admission : 514.790.1245



25 ANS PLUS TARD
DANIEL LÉVEILLÉ DANSE
LE SACRE DU PRINTEMPS
→ 12 AU 22 SEPTEMBRE 07 / 20 H
EN COMPLÈMENT DE PROGRAMME LES TRACES N°11

CHORÉGRAPHIE → DANIEL LÉVEILLÉ
INTERPRÈTES → LOUISE BÉDARD, FRÉDÉRIC BOIVIN
MATHIEU CAMPEAU, JUSTIN GIONET ET EMMANUEL PROULX
LUMIÈRES → JEAN JUVIN
MUSIQUE → IGOR STRAVINSKY ET ANTONIO CARLOS JOBIM

« UN RYTHME FORT, SOUTENU, TRIBAL CALQUANT ET AMPLIFIANT LA MUSIQUE »
LE DEVOIR, 1982

«...SOMETHING HAS TO DO WITH THE REMARKABLE WAY HE HAS TURNED THE MUSIC OF STRAVINSKY'S RITE OF SPRING INTO A METAPHOR FOR THE IMPRISONING FORCE OF DESTRUCTION.» THE TORONTO STAR, 1983

AGORA DE LA DANSE
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE → 514 525.1500
ADMISSION → 514 790.1245

PHOTO → PHILIPPE BERGERON

DANSE
DANSE
WWW.DANSEANSE.NET

SAISON 2007/2008 | 10^e ANNIVERSAIRE

ENCORE POSSIBLE
DE S'ABONNER ET
D'ÉCONOMISER JUSQU'À 33 % !

Place des Arts
514.842.2112 1.866.842.2112
www.pda.qc.ca

Séries 10^e anniversaire et à la carte.
Billets individuels également en vente.

CLOUD GATE DANCE
THEATRE OF TAIWAN

Wild Cursive, 20, 21, 22 sept. 2007
chor.: Lin Hwai-Min

19 DANSEURS SUR SCÈNE. DE RETOUR
APRÈS UN PASSAGE À QUICHETS FERMÉS
EN 2004. PREMIÈRE CANADIENNE.

COMPAGNIE
MARIE CHOUINARD

body, rEMIX/les VARIATIONS, GOLDBERG
4, 5, 6 oct. 2007

DE RETOUR À LA DEMANDE GÉNÉRALE.



AUSSI la Batsheva Dance Company d'Israël avec une œuvre tonique de Sharon Eyal - *Natasha Bakht* avec un programme de 4 solos mêlant bharata natyam et modernité - Hélène Blackburn et une première mondiale de sa compagnie *Cas Public* - la *Compagnia Nacional de Danza* dirigée par Nacho Duato et un programme contemporain avec 30 danseurs - *Ultima Vez* et une œuvre bilan de son directeur artistique Wim Vandekeybus - le retour de la compagnie *Kidd Pivot* de Crystal Pite - la *Compagnie Marie Chouinard* avec une nouvelle création.

DE VISU

Décors d'enfer

ESTIDIO PARA LA SINFONÍA DEL PODER ETERNO

Norton Maza
Centre Clark
5455, avenue de Gaspé
Jusqu'au 6 octobre 2007

MARIE-ÈVE CHARRON

Tout y est. Le texte mural, la couleur feutrée des murs, le banc très droit, le ruban au sol qui délimite la zone à ne pas franchir, l'éclairage et, bien sûr, les tableaux au cadre doré. Tout est là pour que le visiteur se sente comme s'il entraînait dans une salle de musée. Une salle de musée qui inspire le confort tant elle reprend les conventions institutionnelles. Mais si Norton Maza a, dans le cadre du Mois de la photo, transposé les composantes muséales au centre Clark — là où, précisément, on croit fortement à une solution de rechange au musée — c'est pour lui enle-

ver le poids de son autorité et s'en moquer un brin. Après tout, comme l'a écrit Daniel Buren, le musée n'a rien de neutre. Il est un cadre qui n'exclut des œuvres que pour en retenir certaines, leur donnant une valeur en les extirpant du monde ordinaire. Il les montre ensuite dans un ordre précis qui sous-entend une évolution, une histoire.

Dans les huit tableaux qui sont accrochés aux murs, lesquels sont en fait des photographies, l'artiste chilien poursuit cette critique en examinant puis en égratignant les figures du pouvoir (politique, financier, religieux). Les scènes montrées dans chacune des images s'approprient certains tableaux peints que l'histoire de l'art a retenus et les rejouent sur un ton plus dramatique, voire catastrophique, en les inscrivant dans une actualité marquée par la guerre, les effusions sanglantes et les excès de la consommation. Là aussi les conventions passent à la moulinette.

L'artiste recycle les motifs de l'histoire de l'art comme il recycle les matériaux. Dans les dé-



La Cocinera, 2007, de Norton Maza

bricolage: du ruban adhésif beige retient grossièrement les sutures. Des giclures de peinture barbouillent aussi sans vergogne les surfaces, signalant sans doute au passage une référence à la peinture expressionniste. Bref, rien n'est à lire de la même façon, des récits qui ont inspiré les tableaux à la source des reconstitutions de Maza jusqu'aux chroniques de guerre ou aux jouets d'enfants pris en otages. Ceux-ci, au demeurant, semblent avoir constitué une généreuse banque où l'artiste a pu puiser à l'envi les figures de registre militaire qui habitent ses images.

Une des portées de ces œuvres est certainement de rendre compte de l'omniprésence des modèles de violence ou de pouvoir, dans la culture savante de l'histoire de l'art et des musées comme dans la culture populaire de la consommation. L'artiste refuse pourtant de verser dans le pathos ou la dénonciation qui accompagnent généralement ce type de propos. En d'autres mots, il parvient à surprendre malgré le fait que la cible ne soit pas nouvelle. Remarqué lors de sa participation à la Manif d'art de Québec en 2005 avec une installation reconstituant un espace domestique à partir de matériaux trouvés, Norton Maza prouve encore, de surcroît, même à l'échelle de maquette, ce qu'il sait faire avec des rebuts et des objets banals. Si les œuvres récentes de l'artiste empruntent une stratégie dont le fonctionnement est prévisible, les anachronismes détonnants, l'humour grinçant et la facticité affichée des décors dégagent une ambiguïté troublante qui rend à la fois poignant et lointain un chaos semble-t-il en passe de devenir bien réel.

Collaboratrice du Devoir

Lisette Lemieux

DEÇA-DELÀ

Julie Faubert

De pures constructions - collecte d'espaces

Vernissage aujourd'hui de 15h à 18h

CIRCA

CENTRE D'EXPOSITION ART CONTEMPORAIN

372, Ste-Catherine O. Espace 444 Montréal (Québec) H3B 1A2
Téléphone : 514 393-8248 Télécopieur : 514 393-3803
circa@circa-art.com ■ www.circa-art.com

Louisa Nicol

Réalisme Résiduel

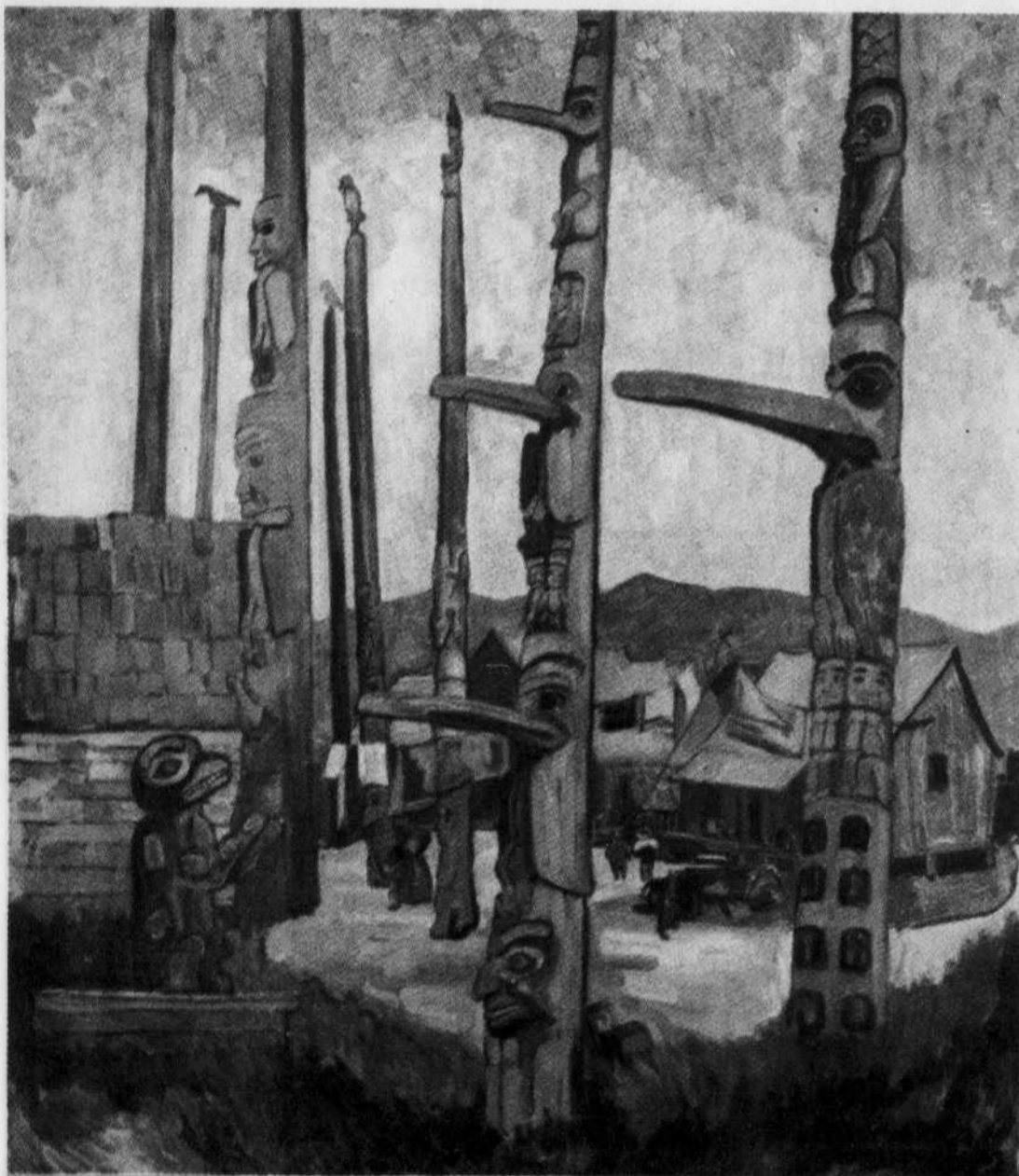
Prismacolor, papier marouffé sur toile

Du 5 septembre au 6 octobre

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-19h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca

cors de carton qu'il a soigneusement construits pour les photographier, des jouets, des figurines variées, des modèles réduits d'avion campent l'action calquée sur des modèles religieux ou profanes. Et l'ensemble, quoique délicatement agencé et reproduisant avec brio des effets proprement picturaux (avec des éclairages), trahit volontairement le



21 JUIN - 23 SEPTEMBRE 2007

EMILY CARR

NOUVELLES PERSPECTIVES SUR
UNE LÉGENDE CANADIENNE

Organisée et mise en tournée par la Vancouver Art Gallery et le Musée des beaux-arts du Canada

EXCEPTIONNELLEMENT
GRATUIT!

Une présentation de

Financière Sun Life



MUSÉE DES BEAUX-ARTS
DE MONTRÉAL

Pavillon Michal et Renata Hornstein
www.mbam.qc.ca

Renseignements : 514-285-2000, 1-800-899-MUSE

Vancouver Art Gallery

Musée des beaux-arts du Canada National Gallery of Canada

AIR CANADA

Emily Carr, Mois torémoques, Kitseuhko (cérail), 1912, huile sur toile, Vancouver Art Gallery. Fonds des donateurs. Photo: Art Gallery of Ontario/ Carlo Catanzani

contactimage
impression grand format PRÉSENTE

10^È ÉDITION

6 SEPTEMBRE AU 21 OCTOBRE 2007

EXPLORATIONS NARRATIVES

LE MOIS DE LA PHOTO À MONTRÉAL

REPLAYING NARRATIVE

SEPTEMBER 6 TO OCTOBER 21, 2007

10TH PRESENTATION

WEEK-END COMPLET DE VERNISSAGES

[SAMEDI 8 SEPT.] VERNISSAGES DES EXPOSITIONS À PARTIR DE 14 H DANS LE QUARTIER PLATEAU-MONT-ROYAL ET MILE-END

[DIMANCHE 9 SEPT.] VERNISSAGES DES EXPOSITIONS À PARTIR DE 13 H 30 DANS LE RÉSEAU DES MAISONS DE LA CULTURE: FRONTENAC, NOTRE-DAME-DE GRÂCE ET CÔTE-DES-NEIGES

[LUNDI 10 SEPT. - MERCREDI 3 OCT.] AUTRES VERNISSAGES AU PROGRAMME

Pour plus d'information,
visitez notre site Web ou consultez notre programme.

WWW.MOISDELAPHOTO.COM

© 2007 CONTACTIMAGE, image 120x180 de la ville installée sur écran. Tous droits réservés. Photo: Art Gallery of Ontario/ Carlo Catanzani



CULTURE

Mois de la photo



AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE L'ARTISTE ET DE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE ART CONTEMPORAIN, MONTREAL
Burghers of Seoul, 2006. Adad Hannah réactualise, avec modèles vivants (Coréens), la célèbre sculpture de Rodin, Les Bourgeois de Calais.

Des bourgeois et des hommes

RECAST AND RESHOOT

Adad Hannah, galerie Leonard & Bina Ellen, 1400, boulevard de Maisonneuve Ouest, jusqu'au 6 octobre.

JÉRÔME DELGADO

Ses images sont faussement fixes. Des vidéos longuement, uniquement, fixées sur une image. À jouer ainsi avec les codes, avec des récits sans action, Adad Hannah semble incontournable au Canada lorsqu'il s'agit de remettre en question les conventions narratives. L'exposition *Recast and Reshoot*, qui dévoile sa toute nouvelle pièce, inspirée des *Bourgeois de Calais* de Rodin, ne pouvait mieux cadrer que dans un 10^e Mois de la photo à Montréal axé sur des « explorations narratives ».

À la galerie de l'université Concordia, *The Burghers of Seoul*, cette nouvelle œuvre, imposante, est à double face. Comme son nom l'indique, à cheval sur deux cultures, deux époques, sur une histoire officielle (celle de Calais) et une officieuse (celle de Séoul): l'une filmée dans un musée, l'autre... dans un stationnement.

Adad Hannah réactualise, avec modèles vivants (une de ses signatures), la célèbre sculpture de Rodin. Devenus hommes en chair et en os, les bourgeois sont coréens et portent une tenue bien de notre époque, celle de motocyclistes.

Sur l'écran accueillant le visiteur, une caméra, sur des rails bien visibles, tourne autour de ces hommes à qui l'artiste a demandé de tenir les mêmes poses que celles que Rodin a coulées. Et de l'autre côté, dans une sorte de revers de la médaille parfaitement orchestré, c'est la sculpture du maître moderne, édition conservée à Séoul, qui défile de façon identique.

La manière est soignée, minutieuse dans le moindre détail, jusqu'à montrer, dans le fond de la salle où trône la sculpture des années 1890, une autre des œuvres fétiches de Rodin, *La Porte de l'Enfer*. Rien d'anodin: cette porte marquerait la fin de la narrativité classique au profit de l'expérience phénoménologique de l'art, selon l'éminente Rosalind Krauss, citée dans le catalogue du Mois de la photo par Marie Fraser, commissaire de l'événement.

Cependant, la force de l'œuvre, au-delà du clin d'œil historique, reste son propos, subtilement critique de l'occidentalisation de l'art. Que savent d'abord les Coréens de ces bourgeois? Et à quoi bon leur ressasser cette histoire? Adad Hannah non seulement l'orientalise, il porte son regard sur une classe sociale, les courriéristes à moto, sous-estimée et pourtant vitale à une mégapole. Ces deux scènes, aussi statiques paraissent-elles, reposent sur une tonne de déplacements.

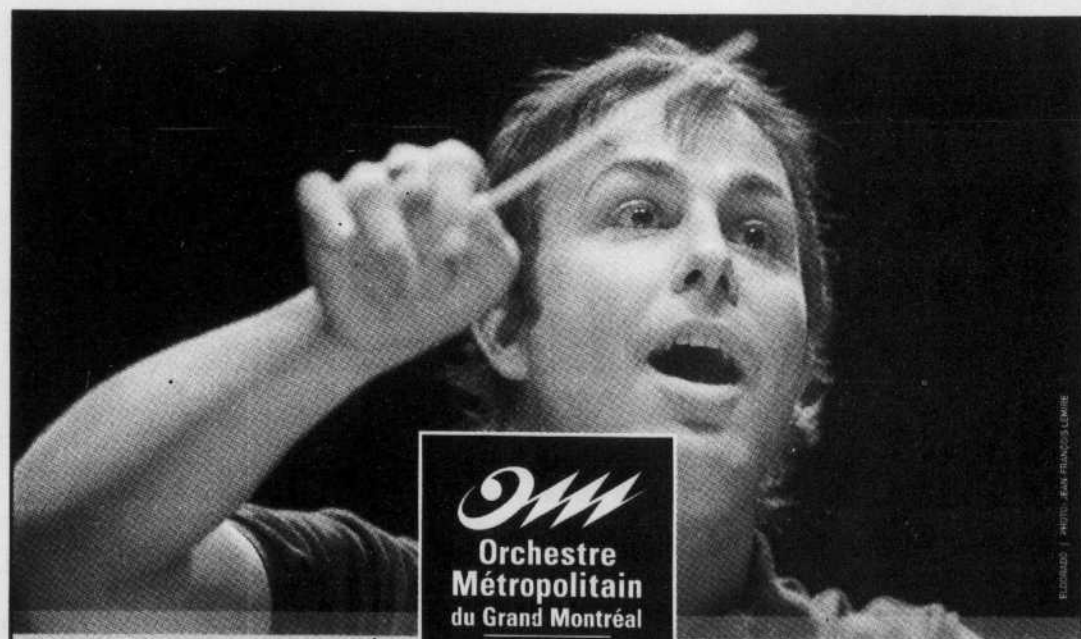
Ce n'est pas la première fois qu'Hannah puise dans l'histoire de l'art, de l'image. Révélé il y a quelques années par sa série *Museum Stills* (scènes filmées devant des tableaux de grands maîtres), le vidéaste montréalais a marqué un grand coup lors du précédent Mois de la photo avec *Cuba Still (Remake)*. L'installation, qui fabulait autour d'une mystérieuse ima-

ge, a depuis été présentée au Musée des beaux-arts du Canada lors d'une expo sur la photographie mise en scène. Puis, elle a été acquise par le Musée d'art contemporain de Montréal.

Si on se fie à *Recast and Reshoot*, le 10^e Mois de la photo, cousu d'une multitude de solos, offrira de belles minirétrospectives. Dégagée, sobre et fort perspicace, la mise en espace de celle-ci oppose les deux vecteurs de l'artiste. Au mouvement circulaire de la caméra dans le diptyque *Burghers of Seoul* se démarque, par exemple, la prise de vue fixe, unique, des *Stills*.

Ses images découlent d'une habile mise en scène, ses personnages performent, immobiles, à la manière des modèles des grands maîtres, et son œil est attiré, c'est une évidence, par le corps humain, ses expressions, ses formes, sa gestualité. Adad Hannah s'abreuve de cette même eau qui fait la grande histoire de l'art.

Collaborateur du Devoir



Orchestre Métropolitain du Grand Montréal
 Yannick Nézet-Séguin

Symphonies inachevées

Yannick Nézet-Séguin, CHEF

SCHUBERT SYMPHONIE N° 8, « INACHEVÉE »
 BRUCKNER SYMPHONIE N° 9 EN RÉ MINEUR

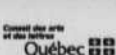
LE LUNDI 17 SEPTEMBRE 2007, 19 H 30

ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE 309, RUE RACHEL EST, MONTRÉAL
 CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LE CONCERT
 BILLETS : ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN 514.598.0870 POSTE 21

LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE HOCHELAGA-MAISONNEUVE, LE 21 SEPTEMBRE 20 H
 (DANS LE CADRE DU FESTIVAL D'AUTOMNE ORGUE ET COULEURS)

LAISSEZ PARLER VOTRE CÔTÉ CLASSIQUE !

ABONNEZ-VOUS ! 514.598.0870 POSTE 21 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM



LE DEVOIR

MUSIQUE

Vous reprendrez bien un peu de Navet Confit?

La figure de proue d'une communauté musicale émergente lance son deuxième disque, LP2²

PHILIPPE PAPINEAU

Pourquoi ne pas se faire plaisir quand on en a les moyens? Ce pourrait être la nouvelle devise de Navet Confit, alias Jean-Philippe Fréchette, qui, après quatre mini-albums et un disque complet faits sous le signe de la débrouillardise, est maintenant appuyé par une maison de disques d'envergure. Pour son deuxième opus, il s'est donc payé la traite en concoctant un disque double de 24 chansons et en invitant une série d'artistes émergents talentueux, dont Emilie Proulx et Fred Fortin.

L'auteur-compositeur-interprète est en quelque sorte le défricheur d'une certaine famille musicale qui ose faire une pop-rock fouillée, un peu expérimentale, souvent hors des soporifiques standards radio-phoniques. Avant Alexandre Champigny, Le Husky, Mahjor Bidet, El Motor et toute une série de musiciens locaux, Jean-Philippe Fréchette a attiré l'attention des grands médias en 2006 avec son premier album, LP1. « C'est une coalition! s'exclame Fréchette, qui avoue être un bon ami dudit Champigny. Nos disques arrivent en même temps, ça va avoir plus de poids, ça va peut-être mieux se transférer au public. C'est ça le plus dur, se rendre jusqu'au public, c'est le truc qu'il faut penser le mieux, qu'il faut travailler le plus. »

Justement, le jeune homme de 27 ans nous assure que, pour ce nouvel album intitulé LP2², il n'a pas lésiné sur les efforts. Ses chansons sont sur la table à dessins depuis plus de deux ans, et il a été aidé par une bourse du Conseil des arts et des lettres lui permettant de se concentrer sur la création musicale et littéraire. « Je pense que j'ai vraiment donné le plus que je pouvais. En étant bien préparé comme ça, tu arrives en studio et ça va bien, parce que tu es en pleine possession de ce que tu es en train de faire. »



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Désormais appuyé par une maison de disques d'envergure, Navet Confit, alias Jean-Philippe Fréchette, a pu s'installer pendant six semaines en studio pour créer son nouvel opus.

Du salon au studio

L'expérience du studio est pratiquement toute nouvelle pour ce grand zigoto que rien ne semble pouvoir perturber. À ses débuts, Navet Confit était un musicien de salon, qui bricolait ses albums sur son ordinateur personnel, une heure à la fois, par-ci par-là, avec un budget pratiquement... inexistant! Mais depuis plus d'un an, Fréchette a été engagé par La Confiserie, filiale « découverte » de l'étiquette GSI, qui compte dans ses rangs de vieux routiers de la chanson tels que Daniel Lavoie, Gilles Vigneault, Jean-Pierre Ferland et Claude Gauthier. Non seulement porte-t-il le chapeau

VOIR PAGE E 8: CONFIT

Invitation à la Mélomanie

Une série de 8 cours d'initiation à la musique classique basée sur l'écoute commentée d'extraits sonores

CLAUDIO RICIGNUOLO de l'Orchestre Métropolitain

« Claudio Ricignuolo est un passionné de musique et un formidable vulgarisateur. »

— YVES BEAUCHEMIN

Automne :

■ Série classique

■ Cours à la carte

(514) 385-5015

www.melomanie.com



LES IDÉES HEUREUSES
 Geneviève Soly

Ingrid Schmithüsen soprano
 Normand Richard basse
 Les Idées heureuses
 Geneviève Soly direction musicale

Cantate e Basso

le jeudi 20 septembre 2007 à 20h
 Église anglicane Saint-Georges
 1101 rue Stanley, Montréal

info et billets
 514.843.5881
 www.ideesheureuses.ca

Hydro Québec
 Conseil des Arts de Québec
 Conseil des Arts de Montréal
 Conseil des Arts du Canada
 Canada Council for the Arts

SAISON 07-08
 LES VIOLONS DU ROY

MOZART ET LES VIOLONS DU ROY EN CONCERT

LUNDI 24 SEPTEMBRE 2007, 20h
 SALLE PIERRE-MERCURE, CENTRE PIERRE-PÉLADEAU

Premier concert de la saison réunissant la Symphonie n° 35 « Haffner » et la grande Sérénade en ré majeur « Haffner » de Mozart. Soliste : Pascale Giguère, violon

Billets maintenant disponibles

ABONNEZ-VOUS à 4, 5 ou 6 concerts de notre saison Montréal!

GÉNÉRAL	45 \$
AÏNE	40 \$
JEUNESSE	22,50 \$

« La Sérénade « Haffner » est l'une des œuvres orchestrales les plus élaborées et les plus originales de Mozart. Croisement entre une symphonie, une suite et un concerto, elle fait la part belle au violon solo dans trois de ses mouvements. »

BERNARD LABADIE DIRECTEUR MUSICAL

LES VIOLONS DU ROY
 LA CHAPELLE DE QUÉBEC
 BERNARD LABADIE

billetterie
 Articulée
 844-2172
 1 866 844-2172
 ADMISSION
 514 987-6919

violonsduroy.com

PARTENAIRE DE SAISON À MONTRÉAL
 MONTRÉAL'S SEASON PARTNER

SSQ Groupe financier
 Québec
 Société de la musique
 Conseil des Arts de Québec
 Conseil des Arts de Montréal
 Conseil des Arts du Canada
 Canada Council for the Arts
 LE DEVOIR

CULTURE

CONFIT

SUITE DE LA PAGE E 7

de codirecteur artistique de cette branche émergente, mais il en est aussi un des artistes, en compagnie d'Émilie Proulx.

Appuyé financièrement par une maison de disques, il a donc pu s'installer pendant six semaines en studio: trois pour créer et trois pour mixer. «Ça change un peu la vision de l'enregistrement. Dans un univers contrôlé comme ça, tu peux juste tasser ton micro pour aller chercher un autre son, pour la batterie par exemple, raconte Navet Confit. Je suis devenu vraiment minutieux pour la première fois de ma vie.»

Le fait d'être en studio a permis à Navet Confit de faire entrer d'autres musiciens dans son univers un peu éthéré. Celui qui continue à gérer son étiquette de disques personnelle, Dry and Dead, a pigé dans son cercle rapproché en invitant Carl-Eric Hudon, Émilie Proulx, Alexandre Champigny et le trio rock Polipe, mais est aussi sorti de son réseau en conviant Fred Fortin, Vincent Peak et Jacques Bertrand Jr (Jeremi Mouran), habituellement associés à une scène beaucoup plus rock. «Ça fait longtemps que je voulais ou-

vrir le projet Navet Confit, j'avais le goût de jouer avec du monde. Et j'avais le goût d'avoir des cordes et des cuivres, du piano... En plus, un album double de 24 chansons, ça ne doit pas être linéaire, j'avais besoin d'avoir des teintes, des sonorités différentes.»

De l'importance du «tu»

Et ce LP2, c'est un album-concept? «Non!», s'écrie le musicien, rejetant du revers de la main cette idée. «Il n'y a pas une histoire, mais il y a beaucoup de trucs qui reviennent, dans la linguistique, précise l'amoureux de littérature. Le sujet que j'em- ploie est très souvent la deuxième per- sonne du singulier. Il y a le "tu" nor- mal, qui s'adresse à une autre per- sonne, mais il y a aussi un "tu" qui peut désigner plusieurs personnes, ou qui peut te désigner toi-même. Il y a un flow intéressant, qui revient souvent et qui fait que mes textes peuvent être in- terprétés de plein de façons.»

Ses pièces sont pour la plupart issues de courtes nouvelles, qu'il transpose ensuite en chansons. «Dans le fond, je n'écris jamais des chansons directement, dit Fréchette. La plupart du temps, ça part d'autre chose, que ce soit d'un journal, d'une nouvelle ou de n'importe quelle forme

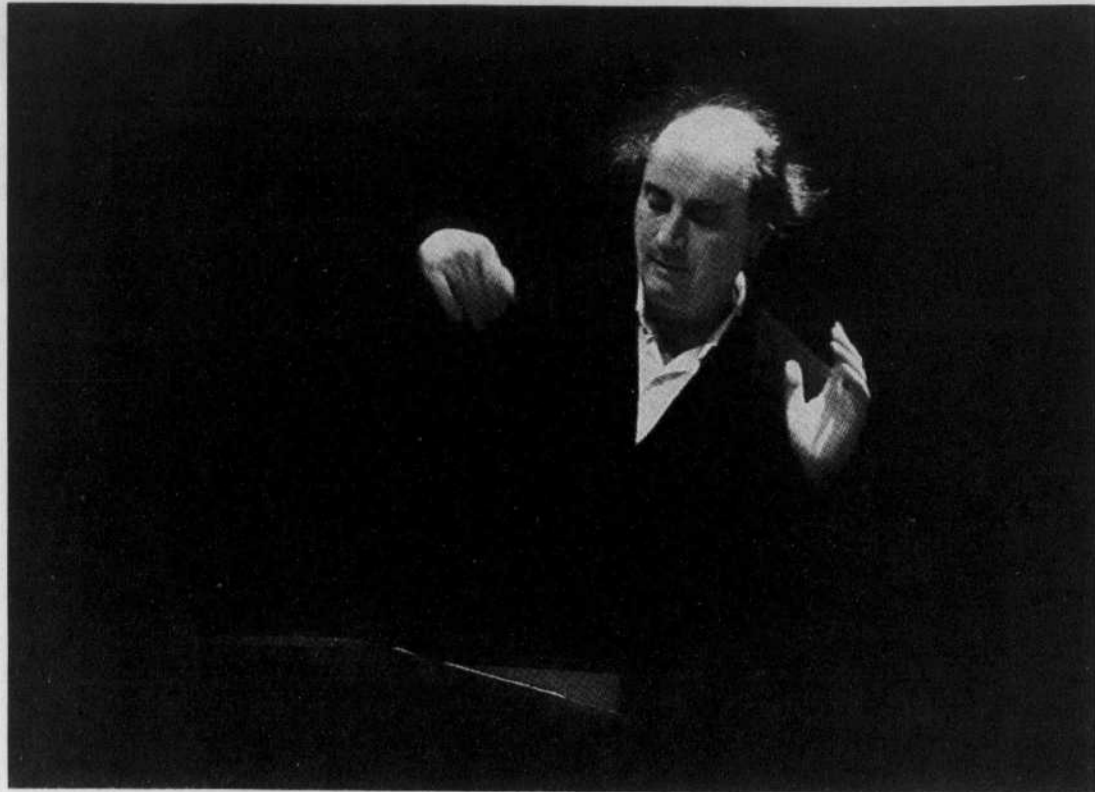
d'écriture, d'où je vais repiquer des phrases, par exemple. Et plus ça va, plus je transpose ça en musique.»

Pour ce deuxième long jeu, Navet Confit a voulu simplifier au maxi- mum les textes, en utilisant le moins de mots possible et en se servant beaucoup des répétitions afin de créer des images chez l'auditeur. «Le moins, des fois, c'est le mieux. C'est sur- tout le ton de l'interprétation qui va donner un sens, l'intonation, le détachement, le retrait, l'espèce de nonchal- lance que j'utilise. Le même texte inter- préte par Annie Villeneuve, ça n'au- rait pas de sens, ce serait ridicule.»

L'album est divisé en deux faces, la première étant nommée «Les films, les moyens de transports, les sou- liers, les cheveux et les magasins» (!) et l'autre, simplement «Conseaux», jus- tement pour rire des albums conceptuels tout en signifiant l'as- pect un peu plus «lubrique» des chansons qu'on y trouve. «En le montant, j'ai déplacé les pièces d'un disque à l'autre, j'ai eu de la difficulté à faire une séquence d'album... C'est comme une grosse bête que je ne contrôle pas complètement!» A nous maintenant de la dompter!

Le Devoir

MUSIQUE CLASSIQUE



Le chef tchèque Rafael Kubelik

SOURCE UNITEL

À la découverte de Rafael Kubelik

Après la parution, il y a un an, d'un docu- mentaire de référence sur Rafael Kubelik (*Music Is My Country*), un nouveau DVD, *Rafael Kubelik, A Portrait*, consacré au chef tchèque disparu il y a onze ans, nous rappel- le à quel point l'art de ce grand musicien reste actuel et vivant.

CHRISTOPHE HUSS

L'évolution de la notoriété post mortem des grands artistes du passé est chose assez étonnante à observer. Voyez à quel point, dans les années 1965 à 1985, la stature de Herbert von Karajan dominait le monde musical et observez dans quelle mesure, dès le jour de sa mort, cette aura a diminué. Le cas est assez singulier quand on le compare à de très grands disparus dans les disciplines les plus variées (Felix Leclerc, Louis de Funès, Callas...).

Aujourd'hui, lorsqu'un éditeur publie des docu- ments de concerts — notamment à destination du marché asiatique, friand d'archives et de grands noms du passé —, c'est avec Eugen Jochum, Gün- ter Wand, Karl Böhm, Sergiu Celibidache, Ferenc Fricsay, George Szell ou Rafael Kubelik qu'il consti- tue son catalogue...

La discographie de Rafael Kubelik est ainsi plus im- portante que jamais, car des étiquettes allemandes, Audite ou Orfeo notamment, ont publié en CD d'im- portants concerts. On signalera aux amateurs *Le Chant de la Terre* de Mahler chez Audite et la *Sinfonia* de Janáček chez Orfeo. Kubelik a aussi son site Internet de référence, grâce à un mélomane passion- né français, Thierry Vagne (<http://vagne.free.fr>).

Le DVD *Rafael Kubelik, A Portrait*, qui paraît chez Deutsche Grammophon, comporte les principaux concerts ou enregistrements de studios filmés pour le catalogue Unitel: la *Symphonie «Prague»* de Mozart et la 4^e *Symphonie* de Bruckner avec la Philhar- monique de Vienne, la *Symphonie héroïque* de Beethoven avec la Philharmonique de Berlin; la 2^e *Symphonie* et *Leonore III* de Beethoven avec le Concertgebouw d'Amsterdam. On attend à présent une édition occi- dentale des concerts filmés à Munich et, surtout, les deux concerts de retour à Prague en 1990, véritable chant du cygne de ce grand chef.

Le musicien blessé

La vie de Rafael Kubelik a été marquée par une sé- rie de coups du sort. Alors même qu'il aurait pu devenir de son vivant une icône de la direction d'orchestre, la maladie (arthrite) a anéanti les dix dernières an- nées de sa carrière.

Et le début de sa carrière, alors? Pas plus chan- ceux... Né en 1914, Kubelik, fils du plus grand violon- niste tchèque, est, à l'âge de 28 ans, directeur arti- stique de la Philharmonique tchèque. Il occupe ce poste de 1942 à 1948 et sauve l'orchestre pendant la guerre. Mais en février 1948, les communistes mettent la main sur le pays.

Kubelik est incapable d'exister en tant qu'artiste dans un tel paysage: «Je suis un anticommuniste et un antifasciste. Je ne crois pas que la liberté artistique puisse coexister avec un régime totalitaire. Les individus ne peuvent rien faire dans les pays soumis à un rideau de

fer. Bien naïfs sont ceux qui pensent qu'ils peuvent chan- ger quoi que ce soit par leurs seuls mérites». À l'été 1948, Kubelik dirige *Don Giovanni* à Glyndebourne. Il ne prend pas son billet de retour et ne reverra pas son pays pendant 42 ans. Nul ne s'étonnera qu'il ait été l'interprète phare de *Mathis le peintre*, opéra de Paul Hindemith qui aborde très précisément la question de la responsabilité de l'artiste dans la société.

En 1949, Kubelik dirige l'Orchestre symphonique de Chicago. C'est le coup de foudre. Il devient direc- teur musical l'année suivante. Trois ans plus tard, son ouverture pour la musique du XX^e siècle et sa défense des musiciens noirs lui coûtent son poste. À l'âge de 44 ans, en 1958, il sera blessé une troisième fois, lorsque des intrigues de couillises l'évacuent de la di- rection de l'Opéra de Covent Garden, à Londres.

Les enregistrements des années 1958-1960 (par exemple *Ma patrie* et la *Symphonie du Nouveau Monde* à Vienne pour Decca, le *Concerto pour orchestre* de Bartók à Londres pour EMI) sont des cris artistiques boule- versants qui portent les stigmates d'un musicien blessé.

C'est à Munich, auprès de l'Orchestre sympho- nique de la Radio bavaroise, que Kubelik trouvera la stabilité, de 1961 à 1979. Sa présence en tant que di- recteur musical du Metropolitan Opera en 1972-1973 durera, elle, six mois.

Un pur

Le degré d'exigence musicale de Rafael Kubelik lui a valu admiration et inimitiés. «Kubelik n'avait pas besoin de "références", puisqu'il se fait à la musique pure, au texte musical et à sa connaissance de la vie des com- poseurs, s'emplantant comme une corne d'abondance qui se déverse par la suite», disait le chef Claus Peter Flor au magazine *Répertoire* en 1996. Le chef alle- mand, lauréat d'un concours de direction en 1982, avait remporté comme prix la chance de côtoyer Ku- belik pendant un mois à Londres: «Flor, ne restez pas à la répétition; allez au musée, je vous y rejoindrai.» On regardait longuement les peintures (dix tableaux au maximum) et on parlait de l'Art et de l'Homme: c'était cela l'enseignement de Kubelik», se souvient M. Flor.

Cette dimension humaniste, au-delà de la mu- sique, transparaît dans les concerts édités en DVD par DG, notamment dans une *Symphonie héroïque* cosmique, où le chef, en 1967, exploite toute la puis- sance du Philharmonique de Berlin des années 60. Tous les documents de 1967 à 1971 sont bien enre- gistrés, mais filmés (en couleurs) dans des esthé- tiques variables, parfois un peu trop factices (*2^e Symphonie* de Beethoven).

Le second DVD contient deux bonus précieux: un documentaire de 54 minutes et des extraits de répétition de la symphonie de Bruckner sur une du- rée identique.

C'est un bonheur profond et presque inespéré de voir la musique ainsi construite et vécue.

Collaborateur du Devoir

RAFAEL KUBELIK, A PORTRAIT

Beethoven: *Symphonies n° 2 et 3*, *Ouverture Leonore 3*. Bruckner: *Symphonie n° 4*. Mozart: *Symphonie n° 38*. Documentaire *Episodes de la vie d'un musicien*. Répétition de la 4^e *Symphonie* de Bruckner (documentaire et répétition en allemand, sous-titré en français). Deux DVD DG 073 4325.

ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes : Du 28 août au 3 septembre

- HEROES Saison 1
- BOB GRATTON, MA VIE, MY LIFE / Saison 1
- DIRTY DANCING
- CSI : VEGAS Complete Season 3
- 300
- THE BOURNE FILES
- BLADES OF GLORY
- HEAVEN & HELL Live from Radio City Hall
- GERMINAL
- LAST TEMPTATION OF CHRIST
- THE SIMPSONS Saison 10
- CONTES POUR TOUS Coffret 3
- PASSE-PARTOUT Coffret 2
- DIX-13
- THE LIVES OF OTHERS
- À VOS MARQUES... PARTY!
- HOUSE M.D. Saison 3
- ROME Saison 2
- LE PROCÈS DE NUREMBERG
- JETHRO TULL Live at Montreux

DES RÉALISATEURS D'AMADEUS ET DU PRODUCTEUR DU PATIENT ANGLAIS

JAVIER BARDEM NATALIE PORTMAN STELLAN SKARSGÅRD

UN FILM DE MILOS FORMAN

GOYA ET SES FANTÔMES

(GOYAS GHOSTS)

version originale anglaise avec sous-titres français

13 Présentation à l'affiche

Sam. Dim. : 14h45, 17h00, 19h15, 21h30

Semaine : 17h00, 19h15, 21h30

CINÉMA DU PARC 3575 Du Parc 514-261-1900

fil

LITTÉRATURE DANSE

PETITS FANTÔMES MÉLANCOLIQUES

Un spectacle de littérature et danse d'une perversité réjouissante

LOUISE BOMBARDIER
LOUISE BÉDARD
PAUL-ANTOINE TAILLEFER

IDÉE ORIGINALE ET TEXTES
CONCEPTION EN COLLABORATION AVEC LES INTERPRÈTES ET LES CONCEPTEURS
Louise Bombardier
CONCEPTEURS
Louise Bédard et Hélène Bombardier
Angelo Barsetti et Étienne Boucher
ACCOMPAGNATEUR ET CONSEILLER POUR LA MISE EN LECTURE
Claude Poissant

En coprésentation avec AGORA DE LA DANSE

Lundi 17 septembre, 20 h
AGORA DE LA DANSE

info-fil 514 842-2112 www.festival-fil.qc.ca

LE GRAND FILM QUÉBÉCOIS À VOIR CETTE ANNÉE!

Guylain Tremblay est d'une boudévante authenticité: voilà bien NOTRE MEILLEURE COMÉDIENNE alors que Guy Jodoin se révèle POIGNANT D'HUMANITÉ.

Régis Tremblay, Le Soleil

LE DERNIER PLAN EST L'UN DES PLUS BEAUX, DES PLUS FORTS, DES PLUS VRAIS DE TOUT NOTRE CINÉMA. QUE CELUI OU CELLE QUI ARRIVE À EN SOUTENIR L'INTENSITÉ SANS SOURCILLER SE QUESTIONNE SUR SON HUMANITÉ.

Parre Barrette, 24 images

LES FILMS SEVILLE présente une production ACIPV

GUYLAINE TREMBLAY
GUY JODOIN
BERNARD ÉMOND
BERNADETTE PAYEUR

Contre toute
Espérance

DU RÉALISATEUR DE LA NEUVAINÉ

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

QUARTIER LATIN | STARCITÉ MONTRÉAL | CINÉMA ÉTOILE | CARR AMORON | ST-EUSTACHE
COMPLEXE DES ARTS | MARCHÉ DU CINÉMA | CINÉMA CAPITALE | LE QUÉBÉCOIS 10 | BOUCHERVILLE | SHERBROOKE | DRUMMONDVILLE | JOLIETTE | LE CLAP



Bibliothèque et Archives nationales du Québec et la Société des Dix vous invitent à assister à la conférence

Alexis Tocqueville au Bas-Canada : un visiteur clairvoyant

prononcée par Simon Langlois, professeur titulaire au Département de sociologie de l'Université Laval à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le jeudi 13 septembre à 19 h

Autres conférences à venir :

- Le mercredi 10 octobre, 19 h, par Denys Delège
Regards croisés sur les chiens en contexte colonial canadien
- Le mardi 11 décembre, 19 h, par Yvan Lamonde et Fernand Harvey
La rivalité politique et culturelle entre Québec et Montréal

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal
Métro Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
Entrée libre

www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales

Québec

Cinéma



EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206
TOI / FRANÇOIS DELISLE
12h20 15h25
20h05

Étonnants instantanés

BLUFF

Réalisé et monté par Marc-André Lavoie et Simon Olivier Fecteau. Avec Emmanuel Bilodeau, Isabelle Blais, Raymond Bouchard, Alexis Martin, Jean-Philippe Pearson, Marc Messier, Simon Olivier Fecteau, Julie Perreault, Rémy Girard, Nicolas Canuel, Gilbert Sicotte, Ève Duranceau, David La Haye, Pierre-François Legendre, Denis Trudel, Marie-Laurence Moreau. Scénario: S.O. Fecteau, M.A. Lavoie, David Gauthier. Photographie: M.A. Lavoie. Musique: Frédéric Bégin. Québec, 2007, 90 min.

MARTIN BILODEAU

J'ai toujours eu un faible pour les films produits à compte d'auteur. J'admire leur liberté, leur légèreté et, surtout, l'effort et la solidarité professionnelle qui ont présidé à leur création. Marc-André Lavoie et Simon Olivier Fecteau n'ont pas eu beaucoup d'argent pour produire *Bluff*. Mais leur idée valait son pesant d'or, et son exploitation s'avère d'autant plus fraîche et astucieuse que leurs énergies n'ont pas été dépensées à masquer cette économie, mais à la mettre au service du sujet: un huis clos, ou plutôt six huis clos, se déroulant sur une période de quinze années, dans le même appartement.

Au tout début du film, l'immeuble comportant ledit appartement est sur le point d'être réduit en poussière. Pendant sa dernière ronde d'inspection, l'entrepreneur en démolition (Jean-Philippe Pearson) fait une découverte stupéfiante sous le plancher de la cuisine. Cette découverte, dont on ne saura la nature qu'au final, nous fait ré-examiner la vie des derniers occupants à travers une série de flashback qui s'entremêlent dans le désordre, et dont les va-et-vient continus composent un arc dramatique fort et soutenu.

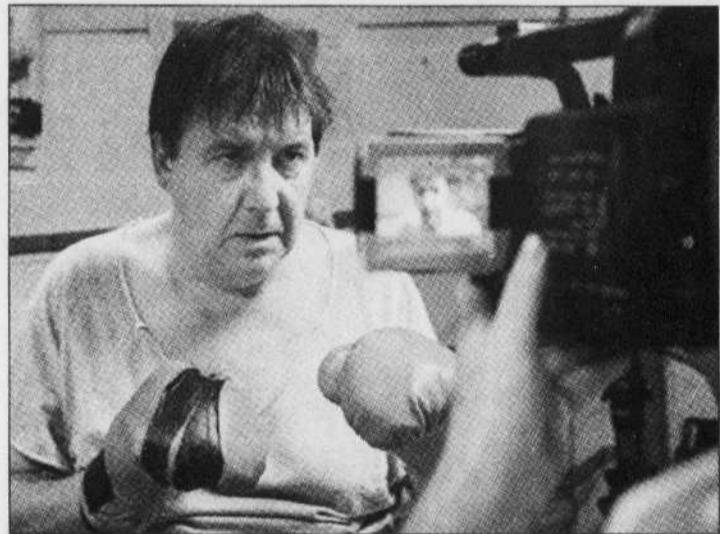
Au programme, donc: une série d'instantanés sur les mensonges, crises conjugales, dissimulations,

impostures et lâchetés, à travers les destins d'un couple infertile (Julie Perreault et Emmanuel Bilodeau) remédiant à la situation en convoquant un amant (David La Haye) pour madame; un étudiant endetté incapable de faire le saut dans le marché du travail (Simon Olivier Fecteau, excellent dans un «one man show» casse-gueule); un voleur professionnel en perte de vitesse (Marc Messier); un col bleu (Rémy Girard) qui pousse dans le ring son nouveau gendre (Pierre-François Legendre) sous le regard de sa fille (Ève Duranceau); un couple (Alexis Martin et Isabelle Blais) à la recherche d'une toile ayant appartenu au grand-père de monsieur, et pour laquelle un homme d'affaires louche (Gilbert Sicotte) offre une forte somme.

Enfilés comme les perles d'un collier, ces idées de courts métrages prennent une valeur supérieure. Certes, le film n'est pas d'une grande profondeur et le mystère, entretenu pendant 90 minutes, perd en chemin un peu de sa force — d'autant que sa nature n'est pas à la hauteur du suspense qu'il a inspiré. Qu'à cela ne tienne, l'exercice de style compense largement ces faiblesses. Polar, suspense, comédie romantique, les auteurs se sont en effet amusés à jouer sur les genres, les tonalités, bien que l'ensemble soit d'une surprenante unité. Le filmage en caméra numérique, dans ces lieux exigus d'où on sort rarement, apporte un supplément d'âme au film, lui confère un climat de clandestinité en phase avec le sujet: le secret.

Un secret que les acteurs, très bien dirigés, entretiennent grâce à des personnages bien définis, compte tenu du peu de temps-écran alloué à chacun. De la belle bande de bluffeurs qui peuple ce savoureux petit film, j'avoue un faible pour ceux qui sonnent le plus vrai: Emmanuel Bilodeau en cocu volontaire et Isabelle Blais en opportuniste un brin castrante.

Collaborateur du Devoir



Rémy Girard dans *Bluff*

SOURCE FILMS SÉVILLE

LELOUCH EST DE RETOUR !

«...UN EXCELLENT FILM... ÇA MARCHE, C'EST VRAIMENT REMARQUABLE...»
- RENÉ HOMIER-ROY, C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN, SRC

«... SA PLUS GRANDE RÉUSSITE DEPUIS BIEN DES ANNÉES...»
- ANDRÉ LAVOIE, LE DEVOIR

ROMAN DE GARE

DOMINIQUE PINON
FANNY ARDANT
AUDREY DANA
ZINEDINE SOULEM
MYRIAM BOYER
MICHÈLE BERNIER

FESTIVAL DE CANNES
SÉLECTION OFFICIELLE

www.romandegare.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE !

QUARTIER LATIN | CINÉMA Beaudry | PONT-VIAU 16 | BROSSARD | GATINEAU
STARCITÉ HULL | SHERBROOKE | STE-ADÈLE | VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS | EX-CENTRIS

www.christalfilms.com

Voyage en première

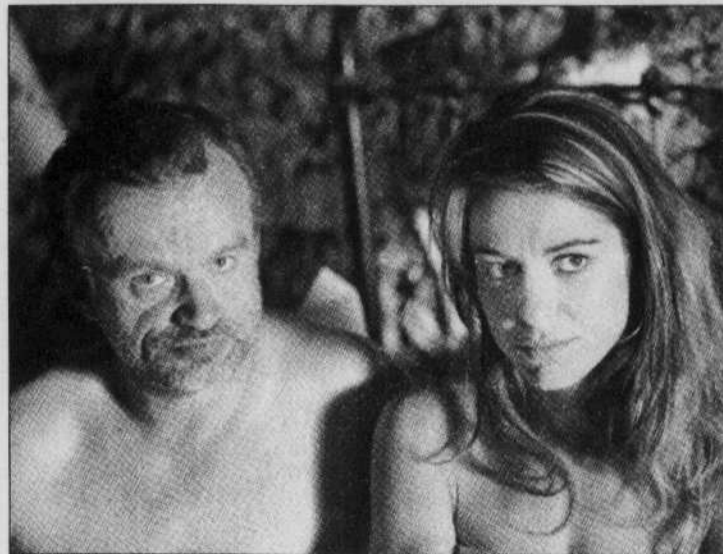
ROMAN DE GARE

Réalisation: Claude Lelouch. Scénario: Claude Lelouch, Pierre Uytterhoeven. Avec Dominique Pinon, Fanny Ardant, Audrey Dana, Myriam Boyer. Image: Gérard de Battista. Montage: Charlotte Lecœur, Stéphane Mazalaigue. Musique: Alex Jaffray. France, 2007, 103 min.

ANDRÉ LAVOIE

L'affection de Claude Lelouch pour le polar et les beaux salauds est constante dans son œuvre; les admirateurs d'*Un homme et une femme* ou de *Les Uns et les Autres* tendent à l'oublier. Cette fascination ne lui réussit pas toujours, comme l'illustrait tristement *And Now Ladies and Gentlemen*, concentration agaçante de tous setics (*glamour*, jet-set, ritournelles sirupeuses, intrigue tarabiscotée).

Qu'espérait-on de *Roman de gare*? Après *Le Courage d'aimer*, franchement, rien du tout, sinon un long silence radio... Or voilà un drame policier drôlement bien ficelé, captivant, déjouant constamment nos attentes, et surtout nos



Dominique Pinon et Audrey Dana dans *Roman de gare*

SOURCE CHRISTAL FILMS

présomptions. Car les personnages de *Roman de gare* mentent beaucoup, pour notre plus grand plaisir, ou alors Lelouch s'amuse à laisser planer le doute: Judith Ralitzer (Fanny Ardant) est-elle véritablement l'auteur de ses romans à succès, et surtout une meurtrière?

Pierre (Dominique Pinon, une sale gueule et une vraie présence) est-il son nègre, un tueur en série ou un pauvre père de famille en cavale? Huguette (Audrey Dana, la révélation du film), qui n'hésite pas à se servir de Pierre pour en faire son fiancé d'un jour, est-elle une simple

shampouineuse ou une prostituée?

Autant de questions que Lelouch entremêle avec une virtuosité étonnante, sans pour autant se perdre dans les considérations philosophiques qui rendent ses films parfois si assommants. De ce formidable tissu d'impostures éclate une grande vérité, celle du talent d'un cinéaste à multiplier les faux-fuyants en usant des trucs les plus simples (un bulletin de radio, une balade en forêt, une parole anodine) pour créer un climat d'angoisse ou nous entraîner sur des pistes aussi énigmatiques que farfelues.

Alors que ses films récents ressemblaient à des palaces flottants peuplés de stars et prenant l'eau de partout, *Roman de gare* affiche un dévouement salutaire (à part Fanny Ardant, tout à fait délicieuse, pas de vedettes, que de grands acteurs), une absence bénéfique de prétentions littéraires (*basta* les voix hors champ pontifiantes) et, surtout, un réel désir de forger un grand film populaire, mené à un train d'enfer. Le tout pour un voyage signé Lelouch, et de première classe.

Collaborateur du Devoir

À la frontière de l'ordinaire

JE CROIS QUE JE L'AIME

De Pierre Jolivet. Avec Sandrine Bonnaire, Vincent Lindon, François Berléand, Liane Foly. Scénario: Pierre Jolivet, Simon Michael. Photographie: Pascal Ridal. Montage: Yves Deschamps. France, 2007, 90 min.

MARTIN BILODEAU

Comme dans le cas d'Éric Rohmer, les films de Pierre Jolivet provoquent toujours en moi une sorte de plaisir lié à la reconnaissance. Les deux auteurs, cela dit, n'ont rien en commun, sinon la précision et la constance de leur démarche. À l'inverse des personnages de Rohmer, diserts et cérébraux, ceux de Jolivet sont timides et maladroits, avec leurs pensées et leurs sentiments. Leurs qualités sont modestes, leurs défauts, saillants et leurs problèmes, crédibles.

Les personnages de *Je crois que je l'aime*, opus agréable mais inégal que Jolivet a écrit avec son scénariste habituel Simon Michael, se situent à la frontière de l'ordinaire. Lucas (Vincent Lindon) est divorcé, père d'un garçon vivant aux États-Unis et p.-d.g.

d'une florissante entreprise de télécommunications. Elsa (Sandrine Bonnaire) est célibataire, sans enfants, céramiste chargée de produire une fresque pour le hall de ladite entreprise. Le coup de foudre n'est pas mutuel. Lui est sonné; elle, fuyante. Comme tous les héros des films de Pierre Jolivet, des hommes et des femmes toujours honnêtes, Lucas recourra à des méthodes douteuses et moralement répréhensibles pour arriver à ses fins. Dans le cas qui nous occupe, il fera suivre Elsa par un détective (François Berléand, égal à lui-même; donc parfait) afin de vérifier qu'elle n'est pas, comme sa petite amie précédente, une espionne au service d'une boîte concurrente. Car apparemment ça joue dur dans les télécoms.

Résulte de ce jeu du chat et de la souris une petite valse à trois temps, pas vilaine à regarder mais un peu artificielle par moments. Le sujet (la communion par l'art) n'est pas exploité à son plein potentiel et la construction de la fresque, dont l'état d'avancement (ou d'inachèvement) symbolise les transports sentimentaux des amoureux, n'est pas soutenue. En outre, les personnages périphé-

riques manquent de relief. C'est le cas notamment de la vipérine vice-présidente québécoise campée par Liane Foly, affublée d'un accent forcé et peu crédible, si ce n'est pour Fred Vargas.

Ce personnage ainsi que quelques autres (dont le lutteur sumo que la céramiste nippophile impose dans un diner) apportent à la comédie une modeste dimension «screwball» (façon Cukor et Lubitsch) qui ne fonctionne que par intermittence. Jolivet paraît plus

inspiré lorsqu'il laboure, comme dans ses autres films, le carrefour du social et du sentimental. Pas étonnant, dans les circonstances, que la rencontre terrestre entre la solaire Sandrine Bonnaire et le lunaire Vincent Lindon (réunis pour la première fois à l'écran depuis *Quelques jours avec moi* en 1988) éclaire tout le film. Le reste, en effet, paraît superflu et décoratif.

Collaborateur du Devoir

«Un film léger, profondément joyeux qui parle, sur une note juste, de la naissance de l'amour et de la peur de s'engager. Franchement, que demander de mieux?»
Le Figaro

«Une perle de finesse et d'humanité. Bravo!»
MCinema.com

«Divertissement garanti!»
Le Monde

«Romantique et drôle!»
Paris Match

«Réjouissant! Des acteurs au charme irrésistible!»
Le Nouvel Observateur

«On tombe follement amoureux de cette comédie! D'un charme pétillant! Délicieux!»
Stéphanie Boi-Houde, Magazine Le Clap

VINCENT LINDON SANDRINE BONNAIRE



JE CROIS QUE JE L'AIME
un film de PIERRE JOLIVET
AVEC FRANÇOIS BERLEAND • LIANE FOLY • KAD MERAD

STUDIO SPANIAL métropole

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

QUARTIER LATIN | CINÉMA Beaudry | PONT-VIAU 16 | BROSSARD | GATINEAU
STARCITÉ HULL | SHERBROOKE | STE-ADÈLE | VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS | EX-CENTRIS

★★★★★ «Remarquable!» John Griffin, The Gazette
★★★★★ «Un chef d'œuvre...» Virginie Roy, La Journal de Montréal

«Un tour de force!» Odile Tremblay, Le Devoir
«Une fascinante fresque! Une heureuse découverte!» Aleksis K. Lepage, La Presse

L'IMMEUBLE YACOBIAN
D'après le best-seller de Alaa El Aswany métropole

13 À L'AFFICHE version originale avec sous-titres français
EX-CENTRIS | SHERBROOKE | PARALÈLE | CINÉMA DU PARC
1378 Du Parc, 514-291-1905

K-FILMS AMÉRIQUE présente

« Sans conteste, François Delisle est un grand. »
- Rachel Haller - ICI Montréal

« Véritable coup de poing au plexus. »
- Michel Defoy - VOIR

« Assurément un des grands films du FFM 2007 avec des acteurs magnifiques et un metteur en scène plus que brillant. À voir impérativement. »
- Michael Augendre - ICI Montréal

« Ce film fort se révèle une très belle dérive, à la limite de l'irréalité et du fantasme, au fond du désarroi moderne. »
- Odile Tremblay - Le Devoir

ANNE-MARIE CADIEUX LAURENT LUCAS MARC BÉLAND

TOI

UN FILM ÉCRIT, PRODUIT ET RÉALISÉ PAR FRANÇOIS DELISLE

(COMPÉTITION MONDIALE)
FESTIVAL DES FILMS DU MONDE DE MONTRÉAL

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

EX-CENTRIS | SHERBROOKE | PARALÈLE | CARR AMORHON | BOUCHERVILLE | LE CLAP | SHERBROOKE

Cinéma

Danse macabre

GOYA ET SES FANTÔMES

Réalisation: Milos Forman. Scénario: Milos Forman et Jean-Claude Carrière. Avec Javier Bardem, Natalie Portman, Stellan Skarsgård, Michael Lonsdale, Randy Quaid, José Luis Domest, Mabel Rivera. Image: Javier Aguirresarobe. Montage: Adam Boome. Au Cinéma du Parc. V.o. anglaise avec sous-titres français.

ODILE TREMBLAY

Rien à voir avec le lumineux *Goya à Bordeaux* de Carlos Saura. Milos Forman a choisi d'explorer une époque sombre dans la vie du grand peintre espagnol et de creuser la veine noire jusqu'à la suffocation. L'Espagne de la fin du XVIII^e siècle est encore sous le joug sanglant de la Sainte Inquisition, qui torture avec délectation. Mais Napoléon arrive avec son armée. Quant à la Révolution française, elle étend son influence sur l'Espagne. Et Francisco Goya (Stellan Skarsgård), peintre de cour, portraitiste des rois et des puissants, se retrouve au cœur d'une tragédie, alors qu'Ines, son modèle préféré, la fille d'un riche marchand, est arrêtée injustement par l'Inquisition, séquestrée, torturée, violée, soupçonnée d'hérésie. Toute la violence de l'époque est ici captée frontalement, à travers un personnage-clé, le frère Lorenzo, incarné avec une suavité cruelle par Javier Bardem (*Mar Adentro*), inquisiteur, puis révolutionnaire, machiavélique, arriviste, fanatique, illuminé, dangereux. On aurait préféré une version originale en espagnol, mais le film est tourné en anglais, avec une distribution internationale. La douce Ines, que Natalie Port-



Milos Forman n'offre pas un profil idéal de Goya, ici décrit avec ses lâchetés et ses contradictions.

mán incarne en deux temps (d'abord pure et angélique, puis brisée par les cachots de l'Inquisition — alors moins convaincante), est la figure de la pure victime expiatoire. Sans trop de nuances d'ailleurs, son personnage final semble tiré des *Misérables* de Victor Hugo, comme une sorte de Fantine (la mère de Cossette).

Forman a l'habitude des productions d'époque, lui qui a réalisé *Valmont* et *Amadeus*. Mais dans ces deux cas, l'action respirait. Ici, il n'existe aucune échappatoire au climat d'étouffement. Le cours de l'histoire vient contrecarrer chaque tentative de dénouer des drames terribles, des séquestra-

tions, en une série de coups de théâtre pas toujours vraisemblables, mais dans une sorte de bal des fous que n'aurait pas renié le peintre halluciné.

Le personnage de Goya, fort bien interprété par Stellan Skarsgård, un des acteurs de Von Trier, est ici capté dans l'exercice de son art, ce qui constitue un des grands atouts du film. Pinceaux, raclettes, eaux-fortes, les techniques de l'artiste font vivre l'œuvre picturale. Avec l'illustration des horreurs de l'assassinat en tous genres, dont le peintre témoigne comme un chroniqueur surdoué, en transcendant ses thèmes. Forman n'offre pas un

profil idéal de Goya, ici décrit avec ses lâchetés et ses contradictions.

Croquis et tableaux connus du maître répondent aux folies du siècle. Tous les potentats — religieux, politiques, militaires —, allégories des tyrannies modernes, en prennent plein les dents dans cette danse macabre, qui aurait gagné à respirer davantage plutôt que de sauter d'horreurs en infamies jusqu'à plus soif. Quoique ces scènes terribles montrées en enfilade, plein choc mais aussi plein trouble, sont comme un arrêt sur image, justement. En noir et rouge: les couleurs de l'Espagne.

Le Devoir

Vraiment à la bonne heure

3:10 TO YUMA

Réalisation: James Mangold. Scénario: Halsted Welles, Michael Brandt, Derek Haas, d'après une nouvelle d'Elmore Leonard. Avec Russell Crowe, Christian Bale, Peter Fonda. Image: Phedon Papamichael. Montage: Michael McCusker. Musique: Marco Beltrami. États-Unis, 2007, 117 min.

ANDRÉ LAVOIE

Le film *3:10 to Yuma*, de James Mangold (*Girl, Interrupted*, *Walk the Line*), ne possède pas la fureur d'un film de Sam Peckinpah ou l'outrance des superproductions de Sergio Leone, mais, à notre époque, chaque western constitue un acte de foi. Inspiré d'une nouvelle d'Elmore Leonard et d'une première adaptation datée de 1956 de Delmer Daves avec Glenn Ford, *3:10 to Yuma* ne renouvelle pas le genre mais lui fait constamment honneur.

James Mangold nous entraîne dans une aventure palpitante, avec en prime une fascinante leçon de morale où s'affrontent deux hommes en apparence très différents, séparés par la barrière de la loi et de l'ordre. Ben Wade (Russell Crowe), célèbre truand, est finalement capturé et doit être mis dans un train, celui qui passe dans un petit village à 15h10, en direction de la prison de Yuma. Quelques hommes l'escortent, dont Dean Evans (Christian Bale), un ancien soldat revenu de la guerre de Sécession avec une jambe en moins. Et ce n'est pas son seul souci: criblé de dettes, il risque de perdre son ranch et, surtout, le respect de sa famille. Cette mis-



Russell Crowe et Christian Bale dans *3:10 to Yuma*.

sion dangereuse pourrait en partie renflouer ses coffres dégaïnés.

Est-ce sa seule motivation? *3:10 to Yuma* présente, non pas une lutte entre le bien et le mal, mais un curieux dialogue entre deux êtres qui pourraient facilement basculer dans l'autre camp. En surface, il s'agit d'une chevauchée spectaculaire avec son lot de poussière, de bagarres et de balles perdues. Loin de toujours se soumettre aux rigidités du genre, James Mangold construit patiemment une rivalité complexe entre un homme vertueux à la fierté bafouée et une sale brute qui voudrait se reposer de lui-même, rêvant de retrouver les joies simples que connaît son plus redoutable protecteur.

Un autre affrontement se profile, et le film y gagne en énergie virile et en intensité: celui entre Christian Bale et Russell Crowe, deux acteurs redoutables que l'on pourrait croire taillés sur mesure pour le western, un genre dont on ne cesse de prédire la mort. Son heure n'est pas venue, et surtout pas à 15h10.

Collaborateur du Devoir

Sans réalisateurs et réalisatrices, nos écrans seraient sans vie.

Depuis 1973, l'Association des réalisateurs et réalisatrices du Québec s'emploie à la défense des intérêts et des droits professionnels, économiques, culturels, sociaux et moraux de plus de 550 membres.

Aujourd'hui, elle rend hommage aux réalisateurs et réalisatrices qui, à chaque jour, rallient de nombreuses équipes d'artisans pour offrir aux spectateurs autant de visions de notre monde.

Laissons-leur la place nécessaire.



ASSOCIATION DES RÉALISATEURS ET RÉALISATRICES DU QUÉBEC

arrq.qc.ca